

Luc Delfosse

Le Passé N'aura Duré Qu'une Minute

Roman



éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

LE PASSÉ N'AURA DURÉ QU'UNE MINUTE

« L'Amour est le moteur hybride de la vie, c'est le meilleur antidote de la peur »

Robin inconnu supposé penseur de son état

Note du traducteur

Bonjour, je m'appelle Léon Claude, linguiste et traducteur émérite.

Les nouvelles-minute-papillon, les contes à rebours et les fables à dormir debout de ce recueil ont été traduits d'une langue ancienne puis saxonne aujourd'hui disparue. Je suis le seul, avec l'auteur de ce livre à pouvoir encore la pratiquer. C'est une langue secrète, donc anonyme ou codée mais bien affûtée. Elle remonte à la Préhistoire et serait la langue de l'Homme de Neandertal. Dans l'Antiquité elle fut parlée en Thrace et à Carthage. Après la destruction de Carthage on en perd la trace sauf en Thrace puis on la retrouve dans une contrée reculée du Haut Moyen-Âge européen. Aussi curieux que cela puisse paraître il s'agit de la langue maternelle et bien pendue de l'auteur même si ce dernier nous est contemporain.

Par ailleurs, d'après ce qu'il m'en a conté, l'auteur des textes ici réunis voulait initialement intituler son recueil « Musique baroque, peinture et autres transports en commun ». Le jeu de mots était aisé, aussi y a-t-il renoncé (*), et, sous la pression de son premier éditeur, *Les Éditions de Minute Papillon*, a-t-il accepté, à l'époque, de modifier légèrement son titre. Le livre s'est alors appelé, temporairement, « Musique baroque, peinture et cocotte-minute » Puis sous une pression plus forte exprimée en pascals et en l'absence d'une soupape de sécurité, l'écrivain, la mort dans l'âme, a modifié une seconde fois son titre, comme les représentants de la Nation se résolvent à amender un texte de loi afin d'en préserver le côté sérieux. Voici donc : « Le passé n'aura duré qu'une minute ».

(*) Nota bene : je suspecte notre vaudevilliste de préférer son titre initial, qu'il juge, allez savoir pourquoi ? - plus poétique, à cause, peut-être, des *transports en commun*, pris dans leur acception sentimentale. « L'expression est heureuse, - m'a-t-il confié – puis, « je la ressortirai » - a-t-il ajouté. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de rencontrer un grand nombre de personnages du présent livre dans le métropolitain parisien, lieu de rencontres que l'auteur privilégie entre tous.

Préface

Un contre-philosophe de l'Antiquité, André Malpi, s'interrogeait :

« Est-ce que La Lampe d'Aladin permet d'éclairer un tonneau quand le Soleil ne se montre pas, ou, ce qui revient au même, est-ce qu'une lampe magique permet d'échapper à la condition humaine ? »

Une femme, philosophe des Lumières, Caroline Didro, posa, quelques siècles plus tard une question du même tonneau, - si je puis m'exprimer de la sorte :

« Y a-t-il un rapport entre, d'une part, la musique de Vivaldi, celle de Bach, ou les inventions diaboliques d'Oscar Peterson et, d'autre part, le bruit des émissions gazeuses d'une marmite de Papin en pleine action ? »

À priori, Dieu soit loué, à cette question on peut répondre par la négative. Bach, Vivaldi sont nés juste après l'invention, par Papin, de sa fameuse marmite magique. Peterson est né encore bien plus tard.

Un des derniers philosophes de l'époque moderne, Louis Oscar Brafford, a formulé une interrogation existentielle:

« Existe-t-il une relation entre la musique de Jazz et la cacophonie des émissions vaseuses réalisées en direct et proposées par des chaînes de télévision déchaînées ? »

On pourra juger ces questions pour le moins surprenantes, mais, à bien y réfléchir ☺ : « De quelle réalité se moque Boris Vian ? »

On pourrait multiplier les questions. Ici, elles sont quatre, comme les trois mousquetaires. Aussi cessons nos errements d'intellectuel à qui on n'a pas encore coupé la tête. La plupart des êtres encore vivants fonctionnent comme des cocottes minutes qui cherchent en permanence leurs soupapes de sécurité. Plus de temps à perdre. Écoutons Bach, Vivaldi et Oscar Peterson improvisant un jour de pleine lune, à Oslo, sur son Bösendorfer.

Puis, la tête chargée d'émotions musicales positives, ces sortes d'émoticons puissance dix, mettons notre nez à la fenêtre. On découvre alors la peinture de Jean Duranel. Une deux-chevaux vert pomme vient à passer, elle s'arrête et vous prend en stop. Ça tombe bien, j'ai perdu mon chemin. Dans la voiture, après avoir dit merci, je demeure un instant coi, y'a de quoi et y'a d'la joie, la radio annonce un très jeune pianiste, Yash. Il joue la valse minute de Chopin et la lumière envahit la deuche décapotée. Un livre de philosophie est posé à mes côtés sur le siège avant passager. Il me suggère de distinguer le clos de l'ouvert. Je respire un grand coup car l'air pénètre à pleins poumons dans la voiture verte, je décide à nouveau que la vraie vie se trouve dans la musique, j'aime la sérénité de Bach, l'ébullition de Vivaldi, nuancée d'élans nostalgiques et par le sentiment que la fête est finie. Peterson, c'est la vie qui jaillit d'un piano à chaque note. La vraie vie est aussi dans la peinture, dans la littérature, dans les films de Jacques Tati et dans le métro. C'est ainsi que je l'aime, la vie, avec une voiture immatriculée dans le département du *Il-ne-s'agit-pas-de-caler*, dans le Boulonnais, non loin de la Ferme des Asperges, où je vois une vache qui mâche dans le pré. La poésie est ici, rédemptrice. Mathilde va peut-être revenir. « Hé, Tintin, tu cours après quoi ? »

Mais au fait, lecteur, je ne t'ai pas encore présenté la jeune femme qui est au volant de la deuche vert pomme et qui m'a pris en stop. Je ne sais toujours pas son prénom : Cendrillon, Catherine, Lilly, Marie, Marilyn, Sylvie, Amal ? Patience lecteur, tu vas la découvrir.

LES SOULIERS DE VAIR (*)

(*) Nouvelle Minute ou La prison amoureuse

I

« *Le seul vrai langage au monde est un baiser* »

Musset

J'avais, comme souvent, perdu ma route. Je m'étais égaré, fourvoyé, comme le chien qui rencontre le loup. Le col de ma veste de randonnée était tout pelé. Le loup s'en serait gaussé. C'était un jeudi, un jeudi noir de décembre. Mes actions étaient au plus bas. Je la cherchai, encore et toujours. Mais ne la trouvait pas. Pour me remettre, afin d'y voir plus clair, sur la piste de mon étoile filante, je n'avais, à ma disposition, aucun petit plan marketing ou petit caillou ou bonne idée, même petite. J'étais cependant sur un vrai chemin, au milieu d'un petit bois, lorsque, baissant la tête à la manière du plus vieux des chasseurs de Vigny un jour de pluie, un matin que j'aurais voulu triomphant comme ceux dont se souvient le poète de mon adolescence, lorsque, donc, j'aperçus, à quelques longueurs de bois, une paire de souliers. Comme les enfants du loup ils étaient inséparables. Il ne pouvait s'agir des sabots d'Hélène puisque c'était des souliers. Par ailleurs, ils n'étaient pas tout crottés, ils n'étaient même pas sales, si je m'en tiens à leur aspect extérieur ... Alors un souvenir fugace fit surface et me cloua sur place: dans la neige ardennaise, au temps jadis, j'étais tombé en admiration devant deux souliers que j'avais découverts depuis mon balcon en forêt, - un arbre haut perché où gitait un corbeau solitaire -, lesquels godillots étaient tout mouillés. À l'époque, timide, j'avais hésité avant de les ramasser. On eût dit que les souliers faisaient de la résistance. Ernest, le plus jeune et le plus joyeux des frères Donato, des voisins et amis italiens, Ernest, mon grand copain mélomane, que je questionnai, me dit gentiment, en descendant de son Solex, que ces souliers étaient miens. Pour m'en convaincre il me fit écouter l'air de Cendrillon de Rossini, « il était une fois un roi » et je me pris pour un roi ou plutôt pour le prince qui un jour viendrait cueillir Cendrillon. Aussi je décidai de retourner aussitôt sur le chemin, dans le petit bois, pour m'emparer des souliers, je voulais les poser sous mon sapin de Noël que je venais juste de décorer. Juste pour fétichiser un tantinet. Ils étaient si mignons.

II

Chemin faisant, je me disais : « Aujourd'hui, une autre opportunité de bientôt conter fleurette m'est donnée ? En sport, souvent, trois essais sont accordés. J'avais tellement tenté ma chance, j'avais tant de fois brûlé pour des belles à l'instar du Prince Paul amoureux de la Grande Duchesse, que je pensais avoir épuisé mon quota de tentatives autorisées par la vie. J'arrivai sur le lieu, le cœur battant la chamade. Les souliers seraient-ils encore là ? Oui, ils l'étaient. Pour sûr ils m'attendaient. Les certitudes passionnelles ne connaissent aucune limite.

Un chat noir me regardait, tout aussi surpris de me surprendre que je l'étais de le découvrir lui, tout à coup flairant mes souliers, enfin, ceux de la belle qui les avait perdus en chemin. Un chat noir ? Signe de chance me souffla ma sorcière bienaimée (**). Je m'approchai alors de la bête à sabbat et des souliers, lentement ma foi, l'animal éclair s'esquiva et moi je m'emparai des souliers. Malgré la pluie qui battait aussi fort que mon cœur, les souliers que je venais de saisir étaient secs, je veux dire, pas mouillés, ça je pouvais le jurer. Un miracle, certes, mais que signifiait-il ? Je sortis du bois pour me retrouver chez moi au plus vite puisque le petit bois dans lequel j'avais perdu ma voie se trouvait justement derrière chez moi. J'admire les souliers, c'étaient des souliers de vair, déjà je les cajolai en pensant, gourmand, au cassoulet qui mijotait dans ma cuisine. Une aubaine pour un amateur de contes de fée me répétais-je. Arrivé au logis je rangeai illico ma précieuse trouvaille dans un coffre en bois du Haut Moyen Âge que j'avais acheté sur une brocante à Sainte-Cécile l'été précédent, et je me mis à rêver assis dans mon fauteuil préféré. Puis je me souvins que la place pré-allouée mentalement par mon cerveau excité n'était pas dans un coffre, soustrait aux regards étrangers, mais sous le sapin de Noël fraîchement décoré et à la vue de tous. Je rouvris le toit du coffre et j'en extrayais mes perles de vair. J'étais tenté de jouer avec, comme on joue avec les mots, je songeai à devenir le maître du jeu de ma paire de vair, tel un professeur de Castalie mais je m'abstins de prolonger ce projet dans ma tête en dérangement. Je réalisai qu'il ne s'agissait pas de mes souliers, et, par ailleurs, ce n'était pas eux qui me fascinaient le plus mais leur propriétaire supposée, Cendrillon. Je les plaçai donc sous le sapin.

(**) Ma sorcière bienaimée est en fait ma bonne fée. Elle m'accompagne partout depuis que je l'ai rencontrée. Elle s'appelle Manou. Mais ne le répétez pas, c'est un secret.

Je me revois, le soir de la Saint Sylvestre, les regarder tout en dégustant un filet de rouget. Une semaine s'était passée depuis la Noël et rien ne s'était produit. Je n'avais pourtant demandé qu'un tout petit miracle, que les souliers retrouvassent leur propriétaire et moi aussi, en conséquence directe. « Patience et longueur de dent font mieux que rage dedans » dit le proverbe. Aussi je calmais mon agitation intérieure du type cocotte minute devenue incontrôlable et le miracle eut lieu au matin du premier janvier. Le champagne avait fait son effet. Ou du moins je l'ai toujours supposé. En fait, en ce matin neigeux du premier jour d'une année que je souhaitais nouvelle sur le plan des amours promis par mon horoscope, les souliers avaient disparu. La propriétaire, - car j'étais sûr que c'était elle qui était venue -, avait repris ses souliers et ses courses vagabondes, mais, sans moi. Elle ne m'avait pas éveillé de ma somnolence champagnisée. Elle n'avait pas laissé le moindre petit message. Donc miracle pour elle, certes, illusion perdue, - une fois était coutume en ce temps-là -, pour moi.

III

Savez-vous ce qui se passa alors dans ma tête ? Pour je ne savais plus la combien de nième fois, je rencontrai Cendrillon. Elle avait voulu m'échapper ? Je la rattraperais.

Flash-back

Cendrillon, je l'avais déjà croisée à plusieurs reprises lorsque j'étais petit garçon. Je ne fus donc pas totalement désorienté lorsque je partis à sa recherche. Pas de temps à perdre.

À l'époque enfantine, je n'avais pas été le seul, bien sûr, à rêver de Cendrillon. La concurrence était déjà dure et intense, parfois déloyale. Mais ce jour-là, alors que je révisais mes leçons, en chantant, avec le Père Michel, - un saint homme échappé de là-haut, Cendrillon sonna à la porte de ma maison derrière le petit

bois (depuis toujours j'habite cette maison). Si, si, c'est vrai. Je n'en croyais pas mes yeux. Cendrillon était là, devant moi, à l'époque, non pas plantée comme une fleur, mais épanouie. Je m'attendais à ce qu'elle me chantât l'air de la Mère Michel, laquelle, comme chacun sait, criait par sa fenêtre, ouverte, au risque de gêner considérablement la circulation des mots entre les autres voisins du même immeuble. Mais au lieu de chanter, elle me conta, en riant, les derniers avatars de la Mère Michel. Comme d'habitude cette dernière avait perdu son chat mais aussi son Père Michel. Un autre chat, noir également, - car les chats ne sont gris que la nuit, comme les hommes pris de boisson, chat présentement réfugié dans sa gorge, donnait à sa voix perchée bas des intonations de corneilles théâtrales ou de corbeaux buvant l'eau de la fontaine. J'étais prêt à parier maintenant que c'était le chat que j'avais croisé sur mon chemin dans le petit bois derrière chez moi.

IV

Cendrillon, comme Amal le deviendrait plus tard, était la plus belle, déjà, de toutes mes amitiés amoureuses. Elle riait en laissant découvrir des dents de nacre. À ce sujet, que l'on m'autorise une petite digression : je préfère la nacre à l'ivoire. Sa collection permet en outre de protéger les éléphants. Au début, on peut se tromper entre l'ivoire et la nacre, ça trompe même énormément. Mais, avec un peu d'expérience, on fait facilement la différence. Et puis, il est plus facile d'élever des huîtres que des éléphants. Fin de la digression. Vous voyez, elle fut courte.

Je voulais donc que Cendrillon fût non seulement la plus belle des mes amitiés amoureuses mais également la plus belle pour aller danser avec des souliers de vair. Sauf que je la voulais brune, Cendrillon, comme Amal. C'était l'époque où, chaque jour, ma mère repassait sur une couverture de couleur, un doux marron clair. Comme un auteur qui s'auto-biographierait je me rappelle l'odeur prégnante du mimosa et cela me fait chaud le cœur, ce qui pour une âme seule, câline, qui cherche une autre âme, sœur, celle-là, était d'un réconfort certain bien que temporaire, très temporaire.

Interpellation

- Hé, l'auteur, les autobiographies, on a déjà donné, on a compris, ta petite madeleine à toi c'est l'odeur du mimosa. Un vrai bonheur. Donc, s'il te plaît, passe à autre chose... Ça devient lassant. Tu te crois sur Radio Classe X (***) ?
- Mais « je », lecteur, ça n'est pas moi, que tu le croies ou pas.
- Écoute tu cliques ou tu zappes, c'est tendance, et tu éteins Radio Nostalgie, cela t'évitera les névralgies.
- D'accord, d'accord, lecteur blasé, je retourne au drugstore même s'il n'y a plus de jukebox. Mais ne crois pas que je zappe sur toutes les radios que ton imagination invente.

Pour les lectrices non blasées, et qui, indulgentes, comprennent que je n'ai pas encore fait le tour de ma prison amoureuse, je refais un nœud gordien avec mon lacet et je reprends mon récit.

(***) Note : ici, la lettre 'X' représente une inconnue, elle n'est pas un symbole pornographique bien connu des amateurs du genre.

En ce temps-là, le bonheur naissait dans les allées dérobées d'un parc parisien, d'une simple fugue avec Cendrillon. La musique de Bach donnait à ma belle des ailes, celles d'un ange, féminin, si, si, les anges ont un sexe, c'est comme ça que les miracles se reproduisent. Cendrillon courait, courait, plus vite que ma joie. Elle m'invitait, comme Baudelaire, à des courses folles. Elle m'apportait, dans le désordre, tout un répertoire aux couleurs et aux collages de Matisse, le luxe, la beauté, la volupté, la musique, la danse, la joie, enfin tout le monde sait ça, on frôle même parfois une indigestion passagère... Un jour, je quitterais l'enfance, puis l'adolescence, j'apprendrais à me méfier de la joie, mais à cette époque bénie, je la buvais à pleine gorge telle une eau fraîche après justement une course folle de Baudelaire, auteur déjà cité. En attendant le jour où la pluie viendrait, un autre jour me comblerait, celui où Cendrillon, après avoir sonné à ma porte, me chanterait qu'elle était ma lady et que j'étais le p'tit gars qui la berçait. Il est vrai que je l'adorais ma Cendrillon, que j'aimais danser avec elle le rock n roll au-delà de toute mesure, Cendrillon, pour que les choses soient claires avec Saint Julien, c'était ma Lily. Le petit garçon que j'étais fut charmé par le non moins petit serpent tentateur qui, Dieu merci, ne ressemblait pas au Monsieur K de mon livre d'enfant. Au milieu de la mini jungle que constituait

la cour de l'école, la chanson de Cendrillon me fut comme une révélation, le dieu de l'amour avait dépêché Cupidon pour qu'il décochât une ou plusieurs flèches.

V

Au fil des années, ma relation avec Cendrillon se développa en musique. Donc, pendant que Bach jouait dans ma tête sur un clavier non tempéré, avec les mains de Glenn Gould, Cendrillon et moi nous jouions à *si-je-t'attrape-je-t'embrasse*, une course poursuite que j'avais inventée pour faciliter l'obtention d'un ou de plusieurs baisers, promesses de plaisir infiniment plus grand que celui des bombons et des pains au chocolat de notre quatre heures du jeudi, quoique, en l'absence de Cendrillon ou en sa présence, un bon quatre heures était une joie d'un autre ordre. J'aimais déjà le langage futile, j'imaginai les langues agiles, sans pouvoir les approcher. Il me faudrait attendre bien longtemps le premier baiser de Cendrillon. Aussi, je ne savais pourquoi, le regard de Gelsomina m'apparaissait chaque fois que je traînais dans la rue, près de Notre-Dame de Paris j'entendais les cris d'asile de Quasimodo. Je courais sur de longues avenues à la recherche d'Amal, déjà, comme ce serait toujours le cas, pas de temps à perdre, pas la moindre petite nanoseconde, pas le temps de partir à la recherche du temps perdu.

Jamais je n'avais pu rattraper Cendrillon, elle courait aussi vite qu'un furet, sauf qu'elle ressemblait plutôt à une belle zibeline, elle avait les cheveux doux mais pas roux ou alors ils étaient roux doux je ne m'en souviens plus, je l'appelais parfois ma roudoudou quand je la voyais s'éloigner sur son deux-roues, plus tard je la nommerai ma roue dodue, ma chichinou, ma nounou, j'avais déjà faim d'elle.

Je me demande encore pourquoi je ne parvenais pas à la rejoindre. Il y avait pourtant cette promesse d'un baiser, de plusieurs peut-être. Certes, je l'ai admis au début de ce chapitre, elle courait très vite, mais moi, j'étais un grand garçon. Avec le temps qui est passé et repassé par là, sur la couverture à repasser de ma mère là aussi, plus j'y pense, plus je n'oublie pas. En fait, j'avais peur de gagner, peur de pouvoir, de devoir l'embrasser.

VI

Mais le bon Dieu ne l'entendait pas ainsi. J'étais un bon petit diable. Aussi, un jeudi, le jeudi est mon jour de chance, mon jour de naissance et de renaissance, le jour des enfants, dans le Bois de Vincennes, je proposai à nouveau une partie de *si-je-t'attrape-je-t'embrasse*.

- À quoi bon ? - me répondit mon amie, c'est encore toi qui vas perdre. Je me lasse de toujours gagner. Cette fois-ci tu gagnes, c'est toi l'homme, me dit-elle, avec un rire coquin de femme-enfant. Et elle s'enfuit.

Mon cœur battit la chamade. Ce que femme-encore-jeune-fille veut ... Je n'avais plus le choix.

Parce que Cendrillon se disait lasse de gagner, je pensais que la course me serait un jeu d'enfant. Ce ne fut pas le cas. Onc Cendrillon ne courut aussi vite, une vraie levrette, une hase devrais-je écrire. Et moi, la pauvre tortue mise à mâle réputation, je décidai d'aller mon petit train. À nouveau la peur du baiser ? Non, non, pas seulement, elle courait vraiment vite, une vraie tempête, déchaînée, elle qu'aucun lien ne saurait retenir.

Cendrillon courait pieds-nus. Il n'y avait aucune chausse-trape, donc Cendrillon n'eut pas besoin de chausse-pied. J'avais un petit avantage. J'étais chaussé de mes *Mizuno* dernier modèle. J'étais simplement un peu lesté par les souliers qu'elle ne portait pas et que je transportais dans un petit sac à dos. Je finis par la rattraper. Essoufflés comme jamais je posai mes mains sur ses chevilles. Elle ne pouvait plus s'échapper. Moi non plus. J'étais dans ma prison amoureuse.

VII

Le soulier gauche lui alla comme le gant de sa main gauche, la chaussure droite comme celui de sa main droite. Je reçus un sms de confirmation annoncé par une petite sonnette intempestive

mais pas idiot. Une lumière jaillit tout à coup, il est vrai qu'à 300.000 Km/s la prise de conscience est rapide.

Cendrillon la blonde devint Amal la brune. Elle m'accorda ce baiser goulu, si longtemps voulu, puis plein d'autres, sur les *Variations de Goldberg*. Ou peut-être ce fut moi qui les lui volais. Entendons-nous pour les considérer comme des baisers volés de part et d'autre. Aujourd'hui je les écoute, seul, dans ma chambre d'hôtel, dans ma suite, devrais-je préciser, sur mon MacBook Air, ces *Variations*. Sur la vidéo en studio je vois les mains de Glenn Gould jouer sur et avec le clavier. Claude Rawlings va composer pour moi une fantaisie intitulée *si-je-t'attrape-je-t'embrasse*.

Ça n'était pas la citrouille qui s'était transformée en carrosse mais Cendrillon qui s'était transformée en Amal. C'est Cendrillon qui m'avait poursuivi et Amal qui m'avait attrapé. Toujours elle gagnerait ?

Et puis, avec ton regard à la Gesolmina, Amal, comment veux-tu que je ne revienne pas, comment veux-tu que je parte, que je parte pour où alors que tu es là ? Je vais finir par t'offrir une paire de *Saint-Laurent*.

FIN

QUI VOLE UN ŒUF VOLE UN BOEUF

Je rapporte ici une main courante, sorte de monologue sans plainte, et un doigt de dialogue que le jeu du hasard m'a permis d'écouter et d'animer ici quelque peu. Je reprends mes notes et j'y touche à peine.

Un soir, très tard, comme j'aime à le faire parfois, je me promenais dans le métropolitain parisien quand, au détour d'un couloir, un homme honnête m'apostropha. Je m'arrêtai. L'homme était vêtu d'un drap de lit de lin blanc et il tenait à la main une cloche. Etait-

ce un tribun moderne ? Point de bandeau sur l'œil à la Filochard. A défaut de propreté, il était vêtu de la probité candide, celle attribuée à Booz par Victor Hugo, - je pense que, côté probité, on peut faire confiance à Booz et à Victor Hugo. Il vivait là, - l'homme du métropolitain -, pas Booz ni Victor (*) -, apparemment dans un tonneau qui avait dû contenir une belle pièce de vin rouge en son temps. Cette petite barrique lui fournissait à la fois le boire et le dormir, comme le rat de la fable s'était vu offrir le vivre et le couvert par un fromage de Hollande. Contrairement au rat, il n'était ni gros ni gras mais il ne connaissait pas la solitude profonde tant il était disert au point de sembler par moment saoul de sa propre voix. Il me dit être à la recherche d'un être humain qui voulût bien l'écouter. A priori, il n'avait pas de préférence, ce pouvait être un homme, une femme, ou un enfant. Il avait déjà tout raconté à son fidèle chien nommé Devos mais souhaitait pouvoir s'entretenir avec un humain. Je le pris tout d'abord pour une réincarnation de Diogène. Sans doute le tonneau... Mais les néons remplaçaient le soleil et, à la place de la lampe, il faisait tinter une cloche. Le son, pas la lumière ? Si, si, « dans l'œil du vieillard on voit de la lumière », c'est Victor qui a raison, et cet homme était âgé. La lumière perçait dans son regard et chez ce philosophe, l'ouïe semblait précéder la vue. Avait-il été musicien, l'était-il encore ? À contrecœur je passai mon chemin tout en le gratifiant d'un petit billet et d'un sourire, ce qui me valut de sa part le désormais classique : « Merci Monseigneur ». Puis, au bout de quelques pas je me ravisai et revenais sur mes pas bien décidé à observer le mode de vie du philosophe tonnelier.

(*) Ni Booz, ni Victor, n'ont vécu dans le métro. On sait que Booz vivait au milieu des boisseaux plein de blé. Quant à Victor il a beaucoup voyagé. Né à Besançon, il montera à Paris, poussera jusqu'à Bruxelles, vivra dans les îles Anglo-Normandes et reviendra vivre le reste de son grand âge à Paris.

Les heures d'affluence avaient depuis longtemps rendu l'âme.
Voici donc le spectacle son et néon auquel j'assistai presque seul:

L'homme, sans assistance, déposa sans un bémol sa cloche sur le sol. En plus du dormir et du boire, le tonneau devait également faire office de garde-manger puisqu'il en sortit, comme par magie, un œuf et un bœuf. L'homme honnête se saisit de l'œuf qu'il tint en équilibre au bout des doigts de sa main gauche. Le bœuf

s'installa confortablement sur le toit du tonneau (c'était un petit bœuf, guère plus gros qu'un veau sous la mère.) Finalement, on peut supposer que l'homme honnête, et sans assistance, disposait cependant d'une lampe de paladin. Puis il harangua la foule invisible, laquelle voulait peut-être échapper, comme Peter Brady, ou telle la ville d'une vieille légende russe, à la menace du cheval de Troie tard tard. Voici son discours haut et fort :

« Qui vole un œuf vole un bœuf ». J'aime les proverbes et autres dictons, - poursuivit notre homme en mal d'assistance. « Mais celui-ci est faux. Parfaitement faux. Je m'en vais le démontrer de ce pas alerte qui caractérise les actifs primaires. Il fit un pas en arrière. Avec le recul, je ne saurais dire si ce pas était caractéristique de qui que ce fût mais il attira mon attention. Je fus définitivement en alerte.

« Tout d'abord, un œuf est petit et donc facile à voler, - reprit-il. Ca n'est pas le cas d'un bœuf. D'accord ! D'accord ! S'il s'agit d'un œuf d'autruche l'affaire se complique. Si l'on aborde le cas du dinosaure, elle devient encore plus complexe. En effet, les dinosaures ont disparu, voler un œuf de dinosaure peut être illégal, voire immoral. Mais ne jouons pas sur les mots. D'aucuns affirmeront que les œufs de poissons sont difficiles à voler. A ceci nous répondrons que cela dépend du voleur. On ne va pas en faire tout un caviar. Il est clair que « qui vole un œuf » n'a peut-être pas la force physique ou les moyens de « voler un bœuf », lequel a pu se réfugier sur un toit.

Bien sûr, il existe un cas particulier. Celui des voleurs de bœufs musicaux. Si, ça existe ! J'en ai même rencontrés : dans une taverne de jazz où des musiciens faisaient un bœuf tard tard à tout rompre. Des imprésarios improvisés et sans scrupules se précipitèrent alors et leur volèrent leur bœuf.

Je passe maintenant au cas de la grenouille. Quel rapport me direz-vous entre une grenouille et un œuf ? Eh ! bien, il est très simple. Imaginons qu'une sorcière transforme l'œuf en têtard puis plus tard en grenouille ou pour parler simplement que l'on assiste tout bonnement à un processus de transformation : œuf-têtard-grenouille. Si, comme le rapporte la fable, tout à coup, la grenouille veut se faire aussi grosse que le bœuf, l'œuf initial deviendra si gros qu'on ne pourra plus le voler. (Ceci explique que les alchimistes ont su, jusqu'à ce jour, bien garder leurs secrets.) En

outre, s'il éclate, il n'y aura plus rien à voler, tout au plus une larve kafkaïenne. Donc, la métamorphose exclut toute possibilité ultérieure de larcin.

Je reviens à l'œuf. Il faut si on le vole avec succès, éviter de le casser. On peut alors, sans être grossiste en œufs, voler une boîte de six œufs. C'est compact et les œufs sont partiellement protégés ! Une boîte de douze œufs est plus difficile à cacher mais plus facile à casser. Sans parler des planches d'œufs où le nombre peut atteindre vingt-quatre pièces. Ne pensons même pas à un château de planches !

Ceci étant, je voudrais qu'on m'explique pourquoi l'homme a, de tous temps, voler les œufs de la poule et de certains autres volatiles. Il vole même les œufs de n'importe quel ovipare. Et puis, après, il accuse la pie. Par ailleurs, il ne s'en est jamais tenu aux seuls œufs. L'homme a toujours tout volé. N'est-ce pas son plus vieux rêve ? Tout volé ? Pas les rêves. En tout cas, ça n'est pas son plus vieux métier. Comme chacun sait le commerce des sens n'est pas forcément un vol ou un viol, c'est un commerce. Agréé ? Agrégé ? Agréable ? L'homme a toujours tout volé, disions nous. Et ce, malgré l'un des dix commandements qui est pourtant très clair à ce sujet. Il en est même certains qui puisent dans les caisses d'œufs ou dans les caisses de l'Etat. Ou au fond des bourses. Ils ne respectent aucune valeur. Ils commettent un délit d'initié pour lequel on les condamne. Comme Jésus l'a été aux temps jadis. Mais alors, pourquoi Barabbas a-t-il été libéré ? Pour autoriser le martyr de Jésus ? A l'époque on ne manquait pas de voleurs, y compris de voleurs d'œufs ? Surtout à Pâques. On en a donc trouvé un, voisin de Jésus, sur la croix. Les spectateurs étaient cloués sur place. Certains attendaient le retour de Marlborough, lequel, aux dernières nouvelles, ne reviendrait qu'à la Trinité. Après la guerre. Ils scrutaient l'horizon. D'autres se demandaient pourquoi on martyrisait Celui qui n'avait rien volé et qui, au contraire, avait tout donné.

Jésus n'était pas né dans un œuf. Il avait été mis sur la paille. Est-ce pour cela qu'il chassa les marchands du Temple ? Sur la paille mais entre un âne et un bœuf. (Ce bœuf n'était pas un bœuf volé.) L'âne était une femelle. Il lui a bien fallu faire une croix sur les autres bêtes. C'est ce qu'on appelle, d'une façon un peu animalisée, cavalière et facile, je veux bien l'admettre, le droit d'ânesse.

Je note que le recours aux bêtes est aussi vieux que le règne animal, que ce soit dans la nature, pour tirer un trait, ou dans la littérature pour conter des fables, ou encore dans les dessins animés pour amuser les petits et inviter les grands à boire à la fontaine de jouvence. Les grands essaient ainsi d'oublier qu'ils font souvent un commerce facile de tout ce qui palpite. Les auteurs de cette régression-progression sont légion.

Le recours aux forêts est plus récent mais plus sérieux encore. Après la vie des animaux, l'homme mal honnête ou mal inspiré s'en prend à la vie des plantes.

Je reviens maintenant, et ce, à titre définitif, sur l'antique débat de l'œuf et de la poule. C'est égal comme deux œufs me direz-vous. Pas tout à fait ! Visiblement on marche ici sur des œufs. Dans ce débat, lui aussi vieux comme le monde animal, vieux comme la vie, il est un point, qui de manière très curieuse n'a jamais été discuté, ni même abordé ou mentionné. C'est celui de la présence et du rôle essentiel du coq. Parce qu'enfin, sans le coq, point de poule séduite, point d'œuf fécondé. La question se pose donc de trouver cet autre chaînon manquant, le coq initial. Sinon point d'œuf mais aussi, point d'œuf à la coq. Problème scientifique ? Problème philosophique ? Cercle vicieux ? En fait, la solution se trouve dans le monde virtuel. Dans ce monde-là... on peut très bien concevoir la naissance simultanée d'un œuf, d'une poule, et d'un coq si l'œuf se scinde en deux. Il ne reste plus qu'à démontrer que le virtuel n'est pas un cercle vicieux. Pour cela il faut et il suffit de remettre en cause cette expression curieuse 'un cercle vicieux' : le cercle n'est-il pas une figure parfaite ? Il n'est donc de cercle que vertueux. On peut alors très bien concevoir un coq qui court après une ou plusieurs poules. Comme par ailleurs, au vu de ce qui précède, je crois pouvoir affirmer que la poule et l'œuf sont nés simultanément (l'œuf se développe à l'intérieur de la poule), ce vieux débat de basse cours est désormais clos. C'est tout simplement l'œuf de Colomb !

Derrière le combat des coqs, il faut encore et toujours chercher la poule. Et ce, avant les parieurs, qui eux sont, le plus souvent, pleins comme des œufs. Le coq veut avant tout gagner son œuf. Mais un œuf peut en cacher un autre (entendons par là une autre poule). Une fois l'œuf fécondé, le coq ne fait que zygoter avec

d'autres poules. On ne fait pas de belles omelettes sans casser un grand nombre d'œufs. »

Ainsi s'acheva le monologue de l'homme au drap de lit de lin, au tonneau, à la cloche, et à la lampe de paladin. Sans autre forme de procès, le bœuf sur le toit du tonneau disparut. Il réintégra la lampe invisible. Et l'homme honnête fit cuire son œuf sur le plat de sa main.

Je ne sais si ce long monologue aura su convaincre le lecteur que « voler un œuf » n'est pas du même tonneau que le fait de « voler un bœuf ». Ce que notre homme à la cloche dans le métro voulait sans doute nous dire, c'est qu'un homme honnête, qui a faim, peut être amené à voler un œuf. Dès lors qu'il vole un bœuf, il devient lui-même accapareur de richesse ? Non, voyez l'exemple de Claude Gueux. La morale de cette histoire est sauve puisque l'œuf cuit sur le plat de la main de l'homme honnête un soir tard tard provenait de sa lampe invisible. Il était donc d'origine divine. Il renaîtra après chaque absorption, c'est un œuf Phénix, je crois pouvoir l'assurer, ce qui nous permet en outre de trancher le vieux débat intitulé : « Qui fut le premier de l'œuf ou de la poule ? » On le voit, ni l'un ni l'autre, d'autant plus que le premier œuf est né des amours du vent et de la nuit étoilée. Il donnera naissance à Éros. Donc pas de poules aux mœurs légères dans tout ça, tout au plus une maîtresse follement amoureuse et follement aimée pour répondre à un vœu surréaliste.

FIN du déballage et du débat

LE CLOCHARD

I

Croquifilodingue vivait depuis plusieurs années dans un couloir du métro parisien, précisément dans celui qui relie les stations *Hôtel de Ville* des lignes 11 et 1. Il s'était installé entre deux emplacements pour affiches dans un tonneau refait à la station *Pont Neuf*, tout confort. Le premier panneau était le plus souvent dédié aux publicités des tours opérateurs promettant le rêve et l'extase pendant une semaine aux heureux possesseurs d'euros ou de chèques de voyage. Le second vantait les mérites de la crème nivelée aux vertus gommantes évidentes et prouvées par maintes études menées par des laboratoires spécialisés et des instituts de sondages recyclés. À la suite d'erreurs incompréhensibles commises lors de la publication de pronostics politiques, les dits instituts avaient été contraints de se récupérer en réutilisant leurs savoirs pas du tout fair-play, dans les domaines de la santé physique et de la beauté.

Croquifilodingue était donc bien encadré, quelques passants s'arrêtaient régulièrement pour respirer de l'espoir, - en veux-tu en voilà. Ils pouvaient se montrer, soudain, généreux, pour leur prochain. Dans ce cas, ils laissaient nonchalamment tomber une pièce de monnaie, voire deux, si elles étaient petites, dans la sébile en terre cuite du pauvre hère esseulé. L'impécunieux fortuné remerciait alors, s'il était éveillé, en citant Caton L'Ancien ou Saint Augustin ou bien encore, grand amateur d'art et de peinture il faisait un bref commentaire sur la qualité des affiches qui, cette semaine-là, l'entouraient.

Chauffé été comme hiver et chaussé de cothurnes en toute saison il vivait, on l'a dit, dans une sorte de petite barrique qui lui servait, le soir venu, d'estrade circulaire. Juché sur ce promontoire, et sur ses chaussures de théâtre antique, il mettait le cap sur l'Île des Poètes ou vers la Péninsule *Italique* et se donnait en spectacle pour gagner sa vie. Le flot quasi ininterrompu de voyageurs aux heures de pointe contrastait avec le calme du couloir après les charges de dix-huit heures, allo pompiers. Il recueillait quelques pièces à nouveau, celles-ci méritées par sa performance d'acteur. Certains jours on eût dit du Lucchini. Il acceptait également les tickets restaurant, les savonnettes bon marché et beaucoup de clopinettes. Encore aujourd'hui, si l'on s'est prémuni d'un ticket ou d'un passe-passe Navigo, on peut toujours visiter ce couloir, qui n'est ni un couloir de la mort, - Dieu soit loué -, ni un couloir aérien

réservé aux militaires. Les resquilleurs pourront également le parcourir, de préférence incognito. Avec de la chance, si les ronflements de Croquifilodingue ne la couvrent pas, on se délectera alors un court moment de la musique de Bach merveilleusement interprétée par un accordéoniste assis sur un petit siège pliant et recueillant les oboles dans une assiette aux formes baroques.

Croquifilodingue avait une légère préférence pour Vivaldi sauf lorsqu'il avait besoin de retrouver force sérénité. Il était un tantinet mélomane, avait une personnalité avantageuse, - il était ce qu'il est convenu d'appeler une forte tête, mais aussi un honnête homme au sens des siècles passés au crible des années. Il avait l'esprit religieux cependant, signait des autographes après sa représentation, aux noms du Père, du Fils et de tout le Saint-Frusquin qu'il avait accumulé au fil des années. Il portait bandeau sur l'œil droit et monocle, et parfois, allait jusqu'à se laisser pousser la barbe pendant quelques jours, à la manière des chercheurs d'or de l'ouest américain.

Bien qu'il eût épousé l'état de clochard, il était très propre sur lui et passait son temps à astiquer son âme et la pièce de bois confortable dans laquelle il avait élu domicile, un vrai philosophe en somme.

Il était connu de tous, depuis les Renseignements Généraux qui ne négligeaient pas de surveiller ce dangereux intellectuel, jusqu'à Sa Sainteté le Pape, en passant par *La Lorraine*, une humble et douce bergère du village de Dorémifasol. *La Lorraine*, - c'est lui qui l'avait ainsi surnommée, avait rencontré Croquifilodingue lors de son premier et unique séjour dans la capitale, lui assis à sa place ordinaire, loin des sentiers et des regards obliques, un peu à la manière d'un Booz endormi ou somnolent, entre l'accordéoniste de Bach et quelques dizaines de mètres plus loin, un guitariste à moustache qui chantait du Brassens. Après l'avoir écouté disserter sur la vie à Paris ou ailleurs, subjuguée par sa faconde de tribun solitaire, *La Lorraine*, - de son petit nom Jeanne, suivie de sa cane qui buvait ses pas et son lait comme elle-même buvait les paroles de Croquifilodingue, lui avait offert un fromage de brebis qu'elle avait apporté le matin même de sa province.

II

Les clochards, ceci est de notoriété pudique, sont les victimes toutes désignées des maladies les plus rares, ils constituent des champs d'expérimentation pour bactéries qui tentent de remporter sur eux des victoires à la virus. Fort heureusement, le plus souvent, ce sont les clochards qui sortent vainqueurs des bactéries. Leur immunologie naturelle gagnerait à être connue donc étudiée.

Cependant, sur le compteur gégène cinquième génération dissimulé sur Croquifilodingue, appareil baptisé CG5G, on venait d'enregistrer, à distance, toutes sortes de maladies, certaines encore inconnues. Je dis, sur son compteur, parce qu'il n'avait pas de dossier médical. Voici comment, au cours d'une soirée de football tout s'était ligué contre Croquifilodingue, l'enlèvement d'Europe ou celui des Sabines, en comparaison, ne sont rien.

Ce soir-là, on l'avait proprement enlevé, extirpé, de son abri anti-funéraire afin, avait prétexté l'Administration, de le *soigner* contre son gré. On avait donc cherché, dans un premier temps, à lui créer un dossier médical, mais cela s'était avéré impossible. Il n'en avait jamais eu et n'en aurait jamais. Aussi les faiseurs de bien avaient-ils décidé, en leur âme et conscience, de dissimuler un compteur gégène dans les haillons de Croquifilodingue avant de le renvoyer rouler dans son tonneau.

Depuis la mise en service de l'appareil, silencieux comme un moteur hybride à longue autonomie, les chercheurs du CCPMAQ (Centre du Cherche-Pas-Midi-à-Quatorze-heures) établissaient en permanence la liste non exhaustive des maladies de Croquifilodingue, et ce, depuis plus d'un an et sur un bel écran situé dans un lieu protégé des regards et des risques de contamination. Ils se relayaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre au chevet du malade bien portant.

Mais c'était sans compter sur la perspicacité du clochard, lequel avait découvert *le bitoniau électronique*, - comme il l'appelait – dès que les effets des anesthésiants avaient cessé. Il l'avait tout d'abord jeté au diable vauvert, ce qui avait rempli de panique la

salle d'observation à distance. Un passant serviable au regard oblique, jamais tombé amoureux de la gente féminine, réfractaire aux bécots sur banc public ou en privé, avait ramassé le bitonniau et l'avait rapporté au CCPMAQ. Tout s'était alors rapidement arrangé. On avait trouvé un accord avec Croquifilodingue. Moyennant la promesse de recevoir chaque jour deux bouteilles de vingt centilitres de cognac, Croquifilodingue avait accepté de se prêter à une expérience innovante demandée par L'Administration, la prise en charge et la guérison des SDF qui accepteraient d'être fichés électroniquement. SDF était l'appellation contrôlée de l'Administration pour les « clochards ». Ces derniers, lorsqu'ils répondaient favorablement à l'offre, recevaient l'assurance que la Loi « *Informatique et Liberté* » les protégerait de toute ingérence dans leur vie, privée de tout jusqu'alors, sauf de liberté.

Afin d'analyser les résultats de la puce inutilement débarrassée de ses puces virtuelles puisque Croquifilodingue était d'une remarquable propreté, les meilleurs fonctionnaires, les hauts, les moyens et les bas, avaient été mis à contribution, puis mobilisés par milliers, - une véritable conscription. Pour en convaincre le plus grand nombre on avait même aménagé les programmes de récupération et repoussé, dans le temps, et dans l'espace, la prise des RTT. Rien n'y avait fait. Croquifilodingue était inclassable. Trop de maladies se bouscuaient à son chevet.

III

Il était inclassable, mais il n'avait pas peur. C'était lui qui faisait peur aux autres. Dans un groupe il aurait été l'inverse de l'élément neutre.

Mais c'était un solitaire né dans les forêts Ardennes, sur un balcon. Encore tout bébé, lors de crues exorbitantes, il avait été évacué en barquette de six (*) et avait failli faire chavirer

l'embarcation. Depuis ce temps-là, les gens qui l'approchaient se méfiaient de lui.

Certes il n'était pas contagieux mais dans un groupe il pouvait amener le désordre, et ce, bien qu'il clamât que cet état des choses et des gens n'existât pas dans le monde réel. À l'analyse on découvrit donc qu'après une enfance houleuse mais sans le moindre incident de santé notable, Croquifilodingue avait contracté la plupart des maladies à la mode. On eût dit qu'il les collectionnait. En avait-il la vocation ? En aurait-il fait son métier, si, d'aventures la filière « *Collecteur de fièvres* » avait été créée à Jussieu ?

Par ailleurs, méfiant par nature, il n'avait souscrit aucune police d'assurance. Au contraire, justement, il parlait avec une assurance polie contre tous ces risques qu'on avait essayé de lui représenter. *Propaganda* (**), répondait-il. Là où tout un chacun redoutait une menace, lui pressentait avant tout une opportunité. Pour bien montrer son désaccord et son indifférence il restait couché, - non pas avachi -, ou plutôt enroulé, dans son tonneau. Puis, tout à coup, et tout à sa colère jusque là rentrée, il se levait d'un bond et sur ses cothurnes élevé, tel un serpent cobra décharmé, il se mettait à déclamer, apostrophant les assureurs et les fonctionnaires irréprochables qui l'entouraient en des termes fort agressifs bien que choisis.

(*) *La barquette de six* est une petite barque de fabrication ardennaise et artisanale qui peut transporter six passagers par temps de crues. Elle est très maniable. Certaines ressemblent à des gondoles vénitiennes, elles aussi habituées aux inondations fréquentes.

Les compagnies *Groupe Aima* et *Mutuelle Laxa* lui avaient en effet fait, en toute franchise, des offres alléchantes, des contrats pour lesquels il n'avait aucune prime à régler, rien qu'à signer. Il devait simplement accepter des visites et contre-visites médicales chaque trimestre, dans le but de faire progresser la science. Seul un petit astérisque délicatement caché au bas d'une montagne de mots, en une grande page pleine, - astérisque suivi d'un texte minuscule écrit en lettres encore plus minuscules -, précisait que la compagnie pouvait être amenée à prélever à intervalles réguliers du sang de l'assuré, - assuré pour quoi ? - dans un but scientifique, et pour le bien de l'humanité. Les échantillons

prélevés pourraient servir à l'élaboration de vaccins efficaces ne présentant aucun danger pour la santé publique. Il avait tout refusé en vrac et rétorqué patatrak qu'il ne savait pas écrire, ni d'ailleurs, signer. Une croix eut été suffisante mais là encore, à sa façon, il opposa un refus catégorique. L'un des assureurs des Mutuelles Laxa ayant remarqué la calvitie précoce et avancée de Croquifilodingue fit appel à l'une des filiales du Groupe spécialisée dans la couverture des chevelures, la Laxa-Tif. On proposa alors à notre récalcitrant une huile purgative pour stopper à la fois sa calvitie et la progression des bactéries non grata. Il se défendit en qualifiant ses *bactéries* dites *non grata*, de conviviales. Elles étaient ses compagnes depuis des lustres, elles pataugeaient au milieu des sucres lents ou rapides, côtoyaient les oméga 369 et se gavaient de vitamines empruntées à tous les alphabets du monde connu.

(**) *Propaganda* : terme rare, nous dit *Le Livré*, notre dictionnaire de référence. Sa signification première est assez éloignée de celle du *complot*, lequel se prépare de longue date et vise seulement un nombre plutôt restreint d'individus alors que la *Propaganda* est un travail permanent de formatage de tous les individus consommateurs de nourritures célestes ou de biens matériels et/ou immatériels.

IV

Pour aider le lecteur à y voir clair dans toute cette cuisine, le spectre non complet des maladies de Croquifilodingue pourrait être décrit comme un large éventail espagnol en nacre issue des plus belles huîtres cultivées en Galice, éventail encore plus impressionnant que la queue du paon quand la bête la déploie orgueilleusement. Outre les grands classiques du type vache folle ou grippe aviaire, il subissait officiellement les méfaits de l'hépatite XX des poissons femelles. Les poissons mâles souffraient quant à eux d'un diabète d'élevage communément agrégé en XY. Côté mammifère, les pauvres animaux étaient malades de la peste. Contrairement à une idée répandue, il n'y avait pas que la peste porcine. On avait tout essayé pour lutter contre ce terrible fléau de Dieu. À titre d'exemple, et pour montrer aux intéressés la dynamique et les procédures employées, déployées et dévoyées par l'État, pour enrayer la peste clocharde répertoriée P1348, l'Administration alla même jusqu'à sacrifier, à l'insuline de Croqui (c'est par ce diminutif charmant que les chercheurs avaient fini par

appeler leur ami pas patient) un pauvre vieux baudet édenté qui broutait l'herbe extrêmement rare d'un terrain vague de banlieue, expiation qui était sensée apaiser le courroux des dieux du stade final. Échec sur toute la ligne de métro. Notre clochard avait aussi réussi à être contaminé par la carbonite du mouton, la variante moderne du charbon. Il aurait, selon des sources non vérifiées, été au contact de cheminots à la retraite, lesquels, malgré leur prime du charbon et un régime spécial de sécurité social n'avaient pu couvrir les frais occasionnés par les soins spécifiques de cette maladie (d'après une confidence faite par un jeune retraité assis près d'un fût de bière et achevant de télécharger, et de déguster, un canon chaud, les enfants de cheminots étaient exemptés de cotisations sociales pendant un certain temps étudiantin, allez savoir pourquoi).

V

Contrairement à Caïn qui restait souvent lugubre et hagard, même lorsque Tsilla, *l'enfant blond, la fille de ses fils* lui parlait d'une douce voix, Croquifilodingue, lui, n'avait pas peur, on l'a dit plus haut. Dans ses propres thérapies, mises au point sur un tas d'ordures voisines il mélangeait les prélèvements défiscalisés de maladies chaudes contractées au Moyen Âge et des maladies froides acquises au cours de l'époque contemporaine. Avait-il l'idée d'en faire un vaccin ? La question lui fut posée, il répondit, de manière assez abrupte, - il convient de le reconnaître -, que tant qu'il n'y aurait pas de vaccin contre la bêtise humaine (que savamment il distinguait de la bêtise tout court, ensemble des caractéristiques propres à une espèce animale) il refuserait de considérer une telle approche.

Justement, de son côté, un ministre de la santé nommé Cachalot avait tenté une approche thérapeutique par vaccin. Si tout ou partie des virus et autres bactéries charriés par notre clochard venait à contaminer, dès potron-minet, et sans prévenir, l'ensemble de la population, il fallait prévenir cet assaut, sinon guérir deviendrait mission impossible. Le ministre avait commandé, on ne sait où, ni chez quel laboratoire, des millions de vaccins. Il avait bénéficié d'un prix de gros, - vu sa taille, oups, vu la taille de sa commande. D'où l'importance reconnue depuis

toujours par les États, depuis le Moyen Âge, du concept de taille (en ce temps-là, il fallait payer la taille si l'on ne voulait pas s'exposer au supplice de la gabelle, supplice à base de sel.) Pour protéger ses concitoyens le ministre, bon samaritain, avait passé une commande d'un bon milliard, en monnaie locale. Il avait assumé un éventuel risque de change, ce qui était tout à son honneur. Étant donné l'enjeu colossal, il avait signé l'ordre avec son beau crayon tout neuf offert par un laboratoire fournisseur. Il s'y était pris à deux fois, usant d'abord de son taille-crayon préféré pour affûter ses armes blanches. Ce bel accessoire lui avait été offert par un autre ravitailleur de vaccins, avec lequel le premier groupe avait accepté de partager la commande du siècle. Grâce à cet accord de bonne cohabitation passé entre les commerçants commensaux du ministre, les querelles de pourvoyeurs, un moment ravivées, s'apaisèrent rapidement. Enfin, son tailleur personnel s'en trouva ravi lui aussi parce que le ministre lui avait promis qu'il deviendrait riche s'il l'avait comme pratique. Le couturier avait parfaitement assimilé le message. Le serviteur de l'État avait également reçu, à titre gracieux, de divers sous-traitants, premièrement un taille-ongles pour conserver de belles mains puisque, de lui même, il venait de renoncer à son poste de sénateur, lequel lui permettait de bénéficier d'une manucure à domicile, secondement un taille-haie de seconde main et un bon pour faire tailler ses vignes gratuitement pendant un an, avec tacite reconduction et reproduction par semences stériles. Chanceux, il avait aussi gagné un an de carburant gratuit et une combinaison antivirus. Quelle taille faites-vous, Monsieur le ministre ? - avait hasardé le préposé aux combines, - encore oups, le préposé aux combinaisons gagnantes. J'aurais également besoin de connaître la taille de votre chapeau ? Taille-toi, avait répondu le ministre courroucé (on se demande bien pourquoi). Puis il se mit à tailler une bavette dans la loi de lo, pauvre génisse. Des malades vous dis-je ...

Épilogue

Finalement, lassés, les chercheurs et les politiques abandonnèrent le cas de notre clochard. Les crédits furent alloués aussitôt à une autre besogne car l'avenir se montrait, plus que jamais, incertain. Autant dire qu'on abandonna le cas désespéré à son pauvre sort. On envisagea même, au nom de la santé publique, de le mettre en quarantaine. Il échappa in extremis à la prison inhospitalière,

parce qu'un fonctionnaire oublia de cocher la bonne case, ou peut-être qu'il lui manquait une case. De toutes ses épidémies il fut sauvé lorsqu'il retrouva sa belle *Lorraine*, qui, tombée à nouveau du ciel, et tombée amoureuse en une minute comme on l'a vu au début de leur idylle à peine esquissée, aussitôt de retour à son chevet, lui administra une dose homéopathique de G3M (acronyme pour « GrosGrasGrevé de Maladies ») en 5 CHU qu'elle avait stérilisée au paravent dans une cocotte-minute ordinaire. En une minute, donc, et à la cocotte, il fut rétabli. C'est bien connu, l'amour est aveugle, il n'a cure des maladies, il n'a peur de rien. C'est ainsi que, pour et par l'amour de sa belle, Croquifilodingue fut à jamais guéri, sauf du trouble de l'amour. Le nouveau couple de gens heureux, en balade au Bazar de la station, acquit un second tonneau à deux places. Ils gardèrent bien sagement le premier tonneau de Croqui pour y loger le fruit prochain de leurs amours.

- Dis, Jésus, elle est où ma belle à moi ?

FIN

LES DEUX VIEILLES DAMES DANS LE METRO

I

Il était une fois deux vieilles dames dans le métro. La première fourrageait avec force de son poignet gauche dans sa narine droite. Pour atteindre son objectif élevé elle hissa son coude jusques aux cieux. Espérait-elle, au-delà du soulagement nasal, voir ainsi l'une de ses prières exaucée ? En tutoyant les étoiles du métro croyait-elle se rapprocher de la perfection architecturale des cathédrales ?

Une seconde plus tard la deuxième dame, vieille elle aussi, sise à

côté de la première, se mit à bailler, signe de double impolitesse: tout d'abord vis à vis de sa voisine, l'autre dame, à qui elle signifiait, avec ses mâchoires grandes ouvertes, que son curetage du nez la laissait parfaitement indifférente, ensuite vis à vis de la galerie.

Une troisième femme survint. Elle avait des cerises sur son chapeau. Aussi me mis-je à fredonner une chanson bien connue dans les bals populaires. La dame du troisième type se mit à sourire. Les deux autres, tout en continuant, l'une à se curer le nez en faisant mine de lire une bible, l'autre à bailler au point de laisser tomber son sac de courses duquel un fromage s'échappa, les deux autres donc me demandèrent de concert d'arrêter de chanter. Mon sang ne fit qu'un tour. Allais-je leur déclarer la guerre ? Allais-je leur intenter un procès ? Non, je pensais au sage Mazarin, qui me dit un jour :

“Tout ce que tu peux régler pacifiquement, n'essaie pas de le régler par une guerre ou un procès”

Mais, tout de même, je me devais de répondre, ne serait-ce que par politesse, ce que je fis aussitôt:

- Ces dames n'aiment pas la chansonnette ? Elles craignent peut-être que je ne fasse la manche après les avoir serinées ?

Puis, je me mis à déclamer. J'interpellais la première perturbée en ces termes :

- « Gente dame, permettez que je vous aborde vous tout d'abord, vos grands gestes du coude et de la main m'émeuvent : Je ne me prends pas tous les jours pour Cyrano mais moi, Madame, si j'avais un tel nez, il faudrait sur le champ que je me l'amputasse. Ou, si cela s'avérait tâche difficile, pour ne pas dire impossible, je me bâillonnerais bras et autres appendices, je me lierais les poignets. Cela m'éviterait de me donner en spectacle dans le métro. Cessons ce nettoyage ma mie ! Appelons la voirie ! Et puis, au diable l'avarice, piochez dans le nez de votre voisine si vos cœurs respectifs vous en disent. Ceci vous étant dit, point de rancune, voici quelques piécettes pour que vous interrompiez votre curetage et consultiez un spécialiste,

si besoin. »

La péronnelle se tint coi. J'entreprenais la seconde avant qu'elle ne pût anticiper ma seconde contre-attaque :

- « À nous deux maintenant belle comtesse qui barrit, quoique silencieusement, quasi dormant au bois, - fis-je en faisant face à ma vis-à-vis. Tant de fatigue fait peine à voir, Madame. C'est la fièvre scarlatine, je l'affirme. Allez vite, chère Madame, tel Basile, vous coucher dans un bon lit chaud. Voici aussi quelques piécettes pour votre retour en taxi. Si cela s'avérait nécessaire, si votre état de santé s'aggravait, on vous enverrait le SAMU. »

Allaient-elles rire, se lamenter à nouveau, me haïr, prendre les autres usagés fatigués à témoin ? Non point, elles se rappelèrent sans doute les sages mots de Spinoza que j'avais eu la chance de recueillir dans son échoppe où il polissait mes lentilles dures : “Ne pas rire, ni se lamenter, ni haïr mais comprendre”.

Chacune des dames accepta donc l'offre des piécettes. Elles s'en saisirent tour à tour, vérifièrent que le compte était bon.

II

Pour des raisons de logistique j'aurais dû préciser dès le départ de la rame que nous nous trouvions, dans un premier temps, les deux premières personnes âgées et moi-même, assis nez à nez, elles côtes à côtes, moi en face de celle qui baillait et donc sur la diagonale gauche ou NW-SE de celle qui se curait le nez. Puis la dame au chapeau avec des cerises bigarrées dessus vint se placer près de moi, côté fenêtre. Je donne ces détails pour ceux des lecteurs qui prendraient le train en route, s'intéresseraient à la topographie roulante du métropolitain et voudraient pouvoir s'assurer ultérieurement de la véracité des faits. Ainsi les lieux sont circonscrits. L'action est unique, on me l'accordera. Et pour respecter la règle des trois unités, il suffit de mentionner la date et l'heure de la scène que l'on a commencé à décrire, mais cela ne sera pas nécessaire. On comprendra que toute l'action va se

dérouler en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ou l'écrire, en tout cas en quelques minutes seulement.

Les dames se le tinrent pour dit. Je pus donc, en toute tranquillité reprendre ma chansonnette là où les réflexions désagréables de mes compagnes de bord l'avaient, momentanément, interrompue. J'avais pour auditrice attentive la dame avec les cerises sur son chapeau. Ma chanson s'acheva. Les dames descendirent à la station Montparnasse-Bienvenue. À ce moment précis, de concert et avec une certaine élégance, les deux vieilles tendirent chacune une main secourable et généreuse. Elles me rendirent mes piécettes. Je vérifiai. Le compte était juste ma foi. Je les remerciai. L'équilibre des humeurs se rétablit dans notre wagon. Je me tournai légèrement sur ma gauche, pas en diagonale. Je voulais découvrir le visage de ma voisine. Jusqu'à cet instant je ne l'avais qu'entra-perçu.

- Puis-je vous demander d'ôter votre chapeau ? Il me tarde de contempler votre visage qui me dira tout.

Sans un mot la dame s'exécuta. Surprise ! La dame était jeune, elle n'était pas vieille, la dame. Et qui plus était, elle souriait, la dame. Je fus troublé. On l'eût été à moins. Pour reprendre assurance (c'est toujours dans ce type de situation critique que l'on peut perdre ou ne pas retrouver le contrat moral que le Groupe Aima ou la Mutuelle Laxa, spécialisés dans l'assistance psychologique, vous ont fourgué à une époque où vous aviez peur de l'avenir, de votre voisine, du gendarme, de l'excès de vitesse, de vous-même, de vous faire mal, bref, où vous aviez peur de tout, où vous voyiez le risque partout) (bien que la lecture régulière de l'un de vos livres cultes fût sensée vous rappeler en usant de la parole et des outils fournis à titre amical par Saint-Jacques le composté, que vous n'aviez aucune raison d'avoir peur si vous étiez prévenu), cette assurance redonnée, gratuitement, à tous, par un pape neuf quittant son château et sa Pologne natale, cet impératif, ce « n'ayez pas peur ! », je le fis mien en posant une question idiote (*) à la jeune femme :

- Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?
- Un chapeau avec des cerises dessus. – me répondit-elle.
- J'avoue que je n'avais pas pensé aux cerises. Oui, avec des cerises douces sur le haut.
- Et moi, puis-je vous demander votre nom ?

- Elle se trouve dans un livre. Je suis l'amoureux d'Amal.
- La Cendrillon brune ?

Cendrillon était sous le chapeau de paille. Elle était brune. Elle avait des yeux marron, des lèvres vermeilles.

Nous saluâmes les deux vieilles dames et descendîmes à la station Argentine. Nous courûmes au logis que notre bonne fée nous avait réservé au dernier étage, près du ciel bleu, et, de connivence retrouvée nous croquâmes une pomme. Nous gardâmes les cerises pour les poser sur le gâteau qui bientôt célébrerait l'union de nos corps et de nos âmes à nouveau réunis. Le piano de Claude Rawlings jouait une marche nuptiale.

(*) Une question idiote, bien comprise par une belle à laquelle on la pose, une belle, généreuse à souhait, permet de confirmer que celui qui la pose est troublé par une émotion soudaine et que ladite question doit l'aider à rétablir son équilibre perdu ou tout au moins une certaine contenance.

FIN

LE PASSÉ N'AURA DURÉ QU'UNE MINUTE

Ou

La conversation amoureuse

Après une longue promenade, dans le petit bois derrière chez eux, Amal et son amoureux (*), quelque peu fatigués, mais heureux, retirent leurs chaussures et conversent :

- Est-ce que tu m'as jamais aimé ?
- Oui, ce fut le cas. Mais notre amour appartient désormais au passé.
- Est-ce que tu m'aimeras à nouveau, bientôt ?
- Cela dépend. Qu'entends-tu par bientôt ? Dans une minute ou dans une autre vie ?

- Faisons abstraction du temps et de l'espace pour le moment. Cela dépend de toi, de moi, ou de quoi ?
- Cela dépend du passé lui-même, si c'est un passé révolu ou pas.
- Dis donc, tu parles comme Hannah Arendt.
- Je fais ma crise culturelle.
- Sans vouloir donner un caractère politique à notre présente conversation, une crise culturelle c'est mieux qu'une révolution culturelle.
- Tu pars en campagne ? Notre passé n'est pas si simple, c'est un passé antérieur.
- Notre amour, comme l'être humain, a toujours existé, bébé.
- Oui mais il est imparfait.
- Pour l'être humain, c'est évident, mais pour notre amour tu es bien exigeante, moi je le trouve plus que parfait, notre amour.
- Toi tu n'es qu'un optimiste.
- C'est parce que j'aime le futur.
- Méfie-toi, le futur pourrait ne durer qu'une minute, peut-être moins.
- Méchante !

(*) L'heureux amoureux d'Amal, c'est moi ☺

- Je plaisante. Mais je croyais que c'était moi que tu aimais, et maintenant tu me dis que tu aimes la future. Demain est un autre jour ?
- Oui, tu verras, tu verras ... 🎵 Je t'aime. On ne dit pas *la* future, on dit *le* futur. Mais tu sais que j'aime tes petites fautes.
- Il y a des moments où j'aimerais être comme toi, optimiste, mon loup garou.
- Tu le deviendras, toi aussi, il te suffit de m'aimer comme avant.
- Cela m'étonnerait. S'il suffisait d'aimer 🎵 ... En tout cas, cela prendra du temps avant que ton optimisme, presque béat, ne me rattrape.
- Je ne suis pas pressé, dans un joli conte qui se déroule à Paris, *l'avenir dure longtemps*.
- Moi aussi je ne suis pas pressée. Je suis la femme qui avait été amoureuse.
- Tu ressembles à Marilyn.
- Sauf que je suis brune.

- Tu n'es pas brune, tu as les cheveux noirs, comme Paula.
- Qui est cette Paula ?
- Le joli modèle d'une autre histoire.
- Ah oui, je me souviens, elle était nue.
- Pas au début. Mais revenons à ta beauté.
- Tu aimes toujours autant mes yeux ?
- Plus beaux, et marron comme ça, ça n'existe pas.
- C'est un vrai conte de la Saint-Valentin que tu m'écris là ?
- Non, c'est un conte à l'envers. J'aime ton cou blanc à la Lili Marleen, j'aime tes mains à la Mona Lisa, tes lèvres aussi. Je ferai bâtir un grand monument à ta gloire et à ta beauté.
- Arrête ! Je vais finir hystérique. Et puis, ta caisse est vide.
- Ça n'est pas grave, j'ai toujours eu une case de vide. C'est pour ça que je chante soir et matin.
- Tu n'es qu'un enfant mon Charlie.
- Je veux retrouver notre passé.
- Dans ce cas, pas besoin d'un grand monument, un simple mausolée suffira.
- Méchante !
- Tu bisses. Tu veux une bise ?
- Non, je veux un baiser.
- C'est parce que tu m'aimes en grand ?
- Tu parles du monument ou du baiser ?
- Quand deviendras-tu adulte ?
- Je le deviendrai si tu deviens mienne à nouveau.
- Est-ce que tu aimes mon chapeau ?
- Il n'y a pas plus beau que ton chapeau. Tu sais quoi ?
- Quoi ?
- Lorsque tu seras prête, il nous faudra moins d'une minute pour nous aimer à nouveau.
- J'ai bien peur que non.
- N'aie pas peur !
- Si je me prends pour Hannah Arendt, toi tu te prends pour Jean-Paul II.
- On a tous des modèles, consciemment ou non.
- Je veux rester ton mystère.
- Tiens ? Une note optimiste. Je le veux aussi. Je ferai de toi l'unique femme de mon carrousel. Tu seras ma Diaboline.
- Il y a des jours où je me trouve moche.
- Comme toutes les femmes ! Mais toi, t'es trop belle pour être moche.
- C'est gentil. C'est quoi l'avenir ?
- Pour l'homme, c'est la femme, disent les Aragonais.

- Mais pour toi, l'avenir, c'est moi ?
- Oui, forcément. Je pars à ta recherche tous les jours.
Tourne manège.
- Tu n'as pas peur que la neige tombe sur ton carrousel ?
- J'adore l'hiver quand c'est Vivaldi qui l'écrit.
- C'est froid la neige.
- J'adore les flocons.
- On tourne en rond.
- Oui, arrêtons de penser, veux-tu ? au moins pour une minute.
- Oui, je le veux bien, mais seulement pour une minute. Le temps de croquer une pomme 😊
- C'est ton côté nana ?
- Non, c'est mon côté Hannah. Je pense qu'il y aura toujours une pomme à croquer 😊
- Tu penses, tu penses, mais dis, tu l'as mis où ton cœur ?
- Dis, il y a longtemps que tu ne m'as pas bécotée sur un banc public ...
- Ça te manque ? Il faudrait savoir ce que tu veux. Je suis à ta disposition mon amour.
- Tu crois qu'une femme sait ce qu'elle veut ? C'est toi l'homme 😊

Et de partir, main dans la main, à la recherche d'un banc public.

À quelques temps de là, après s'être mille fois juré de s'aimer encore et toujours, Amal et son amant, quelque peu fatigués par la longue nuit, mais heureux, remirent leurs chaussures (*), coururent dans le petit bois derrière chez eux, renversèrent tout sur leur passage (on put même voir les animaux du bois s'enfuir, comme effrayés par un grand feu amoureux qu'ils pressentaient à l'horizon) et allèrent boire l'eau du lac de Lamartine, aux pieds de Philémon et Baucis.

😊 Le sourire sans sucre ajouté est celui qui accompagne les trois dernières phases d'Amal avant leur pleine lune de miel aux Açores. Être lunaire, Amal est imprévisible, passionnée, passionnante. Son sourire ne peut être deviné par le lecteur d'où l'indiscrétion non coupable de l'auteur. Que Dieu lui pardonne. On précisera seulement que ce sourire est indescriptible mais ravageur.

(*) Une dernière remarque sur leurs chaussures : bien qu'ils soient tous deux des adeptes de la marque *Mizuno*, rose pour elle, bleue pour lui (on dit *mizunophiles*), *Lui*, pas misogyne pour deux sous, porte des cothurnes, peu pratiques pour courir, mais très tendance, *Elle*, elle court avec des sabots du type de ceux chaussés par Hélène, - mais pas déchaussés et bien décrottés -, lorsqu'elle se rend de Troyes à Paris et se livre à son amant (Hélène, pas Amal). Une photographie publicitaire a repris ce thème mythologique, voire mythique, dans le dernier numéro d'un des magazines de mode les plus réputés en matière de grosses pointures.

Épilogue

Dans une autre vie, où l'amoureux impénitent d'Amal finira par l'épouser le jour de son anniversaire à elle et la veille du sien, le passé ne durera même pas une minute, une nanoseconde tout au plus. Mais leur amour sera éternel, en fait il l'est déjà depuis sa première seconde, avec ou sans neige de haute montagne. Il est vrai que les hommes de science n'ont jamais pu quantifier la durée initiale d'une explosion amoureuse, d'un coup de foudre, ou la fin du Grand Boum. L'Amour n'est pas une science humaine. Merci Seigneur.

TU AS L'AIR TOUT CHOSE

- Tu as l'air tout chose.
- Je viens de lire une histoire.
- Une histoire triste ?
- Non, une histoire de la vie.
- Une belle histoire ?
- Forcément, si c'est une histoire de la vie. Merveilleusement racontée. Un amour incroyable de la vie.
- Cela se passe où et quand ?
- Ça se passe à New York, peu importe quand, on a la musique.
- New York, la musique, y'aurait pas une femme aussi ?
- Forcément, sinon c'est pas une histoire, c'est un récit.
- Je parie que tu es tombé amoureux.
- Forcément, sinon je n'aurais pas l'air tout chose.

- Je parie même que tu l'aurais épousée ?
- Bien sûr !
- Pourquoi ça te tient tant à cœur ?
- Amal, dans ma vie, aurait été absolument unique. D'ailleurs, elle l'aurait été pour plus d'un.
- Tu t'exprimes comme si tu l'avais effectivement rencontrée ...
- D'après toi ? Dans le livre, la femme insoupçonnable de beauté s'appelle Catherine. C'est mon Amal à moi. En fait, l'auteur aurait dû écrire une suite, comme Cervantès, dix ans plus tard avec son don qui choque encore les incondtionnels du réel.
- Pourquoi tu n'écris pas ta suite à toi ?
- Tu vas comprendre : je ne voulais pas que le livre s'achevât là, je ne voulais pas qu'il s'arrêtât, un point c'est tout, c'eût été pour moi comme si ma vie finissait.
- Comment vas-tu t'y prendre pour que cela ne sente pas l'eau de rose ?
- Facile, ça ne se terminera pas, basta !
- Bon, pourquoi ils ne se marient pas ?
- Elle ne veut pas, et l'auteur non plus, puisqu'il anticipe, puisqu'il me poignarde d'une seule phrase :
- « Ce qui, effectivement, devait se produire. »
- Comment le sais-tu ?
- J'ai lu le livre.
- Est-ce que tu as les mots ?
- Je les trouverai.
- Tu n'as pas l'impression que tu mélanges tout ?
- Bien sûr, il faut tout mélanger.
- C'est ta recette pour être heureux ?
- C'est ma recette pour exister.
- Ce qui rend une femme désirable, c'est son mystère et Amal est incroyablement mystérieuse. J'aime quand elle s'échappe. Je l'observe. Je respecte son absence. Et en plus, elle a des cheveux noirs, des yeux noirs. Comment ne veux-tu pas être fasciné, attiré ?
- Et elle revient toujours ?
- Bien sûr.
- Finalement tu es comme tous ces gens qui refusent le réel. Tu es entaché de romantisme ?
- Tu me connais, je ne suis pas romantique, j'en suis resté au stade qui le précède, je me veux romanesque.
- Tu te veux ou tu es romanesque ?
- Il ne faut jamais s'affirmer comme ci ou comme ça, les autres n'aiment pas ça.

- Tu n'aimes pas les autres ?
- Si, mais je préfère l'Autre, surtout si elle s'appelle Amal.
- Au fait, quel est le titre du livre ?
- « Corps et âme »
- Tu veux écrire une suite musicale ?
- J'en serais bien incapable.
- Alors ?
- Ma suite n'a pas de raison d'être.
- Tu renonces ?
- Peut-être à l'écriture. Mais pas à elle. Le livre s'arrête mais l'histoire continue dans ma tête.
- OK, reprenons. Au moment où le livre s'arrête, qu'est-ce qu'il se passe ?
- Claude entre en scène et va jouer son propre concerto à Londres.
- Donc, rien n'est perdu !
- Tu as raison. J'aime la dernière phrase du livre :
- « Alors, d'un pas vif, Claude entra dans la lumière »

Il n'y a pas de FIN

L'AMOUR EST UN OBJET QUANTIQUE

Ou

Le cantique d'Amal et d'Apollinaire

- Tu es l'objet de mon amour.
- Je ne suis pas un objet.
- Tu joues sur les mots alors que moi je veux jouer avec l'amour.
- Je suis encore moins un jouet. J'ai soif.
- Moi aussi.

À sa demande, il lui sert un verre d'eau avec des bulles. Lui, il prit une flûte champagne rosé *Belle Époque*, - à cause de ses lèvres à elle -, auquel il attribua in petto la *mention très bien*. Puis il la poursuivit avec ses mots, toujours les mêmes :

- Je reprends ce que je dis. Si tu es l'objet de mon amour, tu n'es pas le mien, tu es, comme tout un chacun et toute une chacune dansant une chaconne, le jouet de l'amour.

- D'accord, il y a des jours où j'admets que tu m'aimes.
- Et certaines nuits ?
- L'homme est un animal diurne.
- Oui, mais Chopin a écrit des nocturnes.
- Tu m'aimes très fort ?
- Je crois pouvoir répondre oui.
- Combien tu m'aimes ?
- Le mercure monte dans mon thermomètre virtuel.
- Et ton désir de moi ?
- Je préfère ne pas l'évoquer, je dois le contenir.
- L'amour est un objet quantique.
- Ce qui veut dire ?
- On ne peut en mesurer constamment la grandeur ou la chaleur, ce qui en est une variante. On ne peut le quantifier. Mon amour pour Toi est réel mais comment le mesurer ? Cependant, comme notre l'Univers, il est en expansion *constante* 😊
- Notre Univers, c'est le tien ou le mien, ou celui de tout le monde...
- Il danse une chacone ... ?
- Au fait, au point où nous en sommes, nous parlons de l'univers ou de l'amour ?
- Mesurer les deux est important.
- Oui et non. C'est ton intuition seule qui peut les mesurer.
- On peut revenir à la physique classique ?
- Oui, elle est aussi belle que la musique baroque.
- Est-ce qu'il existe une musique quantique ?
- Le vol du moustique.
- Mâle ou femelle ?
- Je veux m'abreuver de ta sève.
- L'expression est osée mais je la savoure.

Amal poursuit :

- Amour = Objet quantique initialement tout petit par sa taille au point d'en être invisible ou pas visible à l'œil nu mais chaque jour que Dieu fait, plus grand, immense parfois, toujours en expansion lorsque je gravite autour de toi ...
- Très belle définition. Pour moi tu n'es pas un objet physique 😊
- Hypocrite.
- Quel type de représentation te fais tu de moi ?
- Géométrie.

- Cubique ?
- En quelque sorte. Tu es ma plus belle construction intellectuelle mais je ne veux pas rompre avec mon intuition. Atomes stables, amour stable.
- Sois mon corpuscule et je serai ton pilote :-)
- Je suis dans ma bulle. Tu peux me resservir de l'eau pétillante ?
- OK je vais te placer dans une chambre à bulles.
- Tu me prends pour une particule ?
- Non, pour une adorable cocotte-minute sous pression sentimentale.
- Facile mais recevable.
- Je t'envoie des ondes, c'est la meilleure continuité de l'amour.

Les ondes firent effet. Las de leurs échanges encore plus longs qu'une partie de tennis disputée en cinq sets, ils s'embrassèrent avec gourmandise et passion, ils se déshabillèrent l'un l'autre à la vitesse de la lumière et ne gardèrent allumés qu'une petite veilleuse et leurs désirs. Cette nuit-là, ils firent beaucoup d'enfants pour peupler leur univers.

LE PANIER D'HÉLÈNE

Pour ce panier
 Bien garni
 Que vous m'avez donné
 Hélène merci

Dès janvier
 En catimini
 J'y mettrai volontiers
 La main. Si si !

Et si vous, mon inspiratrice, le permettiez
 A plus d'une jolie
 Femme araignée
 Je conterai mes coquinerias

Pris au piège,
 Dans sa toile,

Sous son voile,
Je ferai son siège

Des amours en espalier, dîtes-vous
Vous me dîtes nenni?
A non ! Pas vous ma mie
De mon pauvre coeur de flanelle vous aurez pitié

Est-ce ma faute à moi?
Si près de la venelle
Parfois...
J'ai remarqué quelque dentelle

Et si,
Parfois aussi...
J'ai tiré sur la ficelle
Si fait ma demoiselle

Oui, avec émoi,
Ma belle pastourelle
Par ma foi
J'ai dansé une ritournelle

Vous et moi
Ma douce amie
Nous pourrions en cette année nouvelle, dîtes-moi,
Continuer à aimer la vie

De cette partie
Nous pourrions jouer la belle
Nous l'avions commencée en chandelle
Il y a de cela bien longtemps douce amie

Vous ma coccinelle
Fera-t-il beau pour Vous et moi
Cette année que voici ?
Dîtes-le moi ce soir

Ma belle à bon Dieu
Ma Mathilde rouge et noire
Ne me parlez pas seulement avec cet air insidieux
Laissez-moi croire

Ecrivez votre réponse dans les cieux
Nos amours ... Sur ce beau grimoire
Ce sera votre gloire
Cette vesprée je suis superstitieux...

Prendront-ils votre tour?
Voleront-elles, belles hirondelles, jusques aux dieux?
Seront-ils toujours ?
Aussi beaux aussi vains à vos yeux ?

Voilà ! J'arrête ma liasse
Je vous embrasse
L'année prochaine
Je ferai neuvaine

Mais dès cette minute,
Brisons nos chaînes
Finissons ici notre lutte
Toute résistance serait vaine

Minute cocotte
Je suis en veine
Vous êtes ma reine
Rendez-vous dans ma hotte

Question au lecteur:

« Que contenait le panier d'Hélène ? »

La réponse figurera dans le prochain numéro de Tintin au pays
des oranges bleues.

Les deux heureux gagnants, il y en aura deux, - obligatoirement un
homme et une femme -, se verront remettre, par maître Lalouche,
huissier de justice, une cocotte-minute magique. Lui aura le culot.
Elle recevra le couvercle. Leurs amours seront bénies des dieux et
protégées par une soupape de sécurité.

À MIDI CE JOUR-LÀ

I
RENAISSANCE

À midi, ce jour-là, je me décidai à lui écrire un poème, en prose, le premier. À midi, ce jour-là, Dieu m'a envoyé la Lune, c'était jour de chance. Elle arriva, comme une plume, la chance. Et la Lune, elle arriva comme une météorite. Cheveux courts, lèvres vermeilles, yeux tout doux. Toujours en chemin, j'accours ...

« Tes oreilles peintes par Bronzino, à caresser, à feu doux, à deux mains. C'était Toi, je t'ai longtemps attendue, espérée, belle. Déjà je te voulais, plutôt nue, mais pas complètement, pas tout de suite. À moi. Pour t'aimer. Tout partout. En hiver. En été. Tout en haut tout en bas. T'adorer ici-bas ... Que serait-ce là-haut ? Tu m'as donné le souffle et si ça s'tombe, tu ne le sais pas. Dieu m'a comblé. Il m'a régala. Cendrillon ma gourmande, sans cesse tu me gourmandes. J'ai pour nous une demande, Cendrillon, je veux que l'on vive l'amour, toi et moi, pendant plein d'années, à la bougie, à la lumière. En hiver en été. Tout en haut tout en bas. C'est le plus beau jour de ma vie. C'est samedi. Ce sera un jour béni. J'ai rencontré ta vie pour la vie. »

Mais ça je vous l'ai déjà dit, ma mie. Ô mon Dieu ... Ce que je n'ai jamais dit c'est que, ce jour-là, j'ai tout lu dans ses yeux. J'y ai vu tout l'amour du monde. Mes quatre fils qui dansaient à la ronde comme les deux louveteaux de Vigny. J'ai rêvé des heures de bonheur. Elle m'a offert son cœur. Oui, oui, tout son cœur. Sur le tableau de Bronzino, y'a aussi Jean-Baptiste. Et moi je l'ai pris ce bonheur. Et moi je l'ai gardé son cœur. Malgré la peur. Aujourd'hui je suis loin. C'est la nuit. D'elle j'ai besoin. Toute la nuit. Alors je vais la rêver. Elle me donnera tant de baisers que sans coups férir je vais m'endormir, assommé par le bonheur de son corps sur mon corps, consolé par son cœur.

Pour toi, avec toi, un poème. C'est mon je t'aime à moi avec toi. À Paris, quand tout est gris je te l'écris je te l'envoie. C'est là ma joie. Mais avec toi, toi ma p'tite chérie, c'est jamais gris, c'est tout vert, même l'hiver. Comme tes yeux. Dans tes yeux, chaque jour, te jouer un petit tour. Tomber amoureux chaque nuit, sans bruit. Découvrir de l'or. Et même, si tu m'aimes encore, des milliers de rêves, sur tes lèvres. Mon petit cœur à moi s'accroche à notre accord à cœur, c'est un corps à corps pour la vie.

II

LE PASSÉ

Toute notre vie passée je t'ai observée, aimée, pas à pas, plus souvent que tu ne crois. Et Toi ? Le sais tu ? Tu ne le vois-tu pas ? Tu te souviens ? Un jour, sur le quai d'une gare ... C'est moi qui pars. Au hasard ... Tu me lances un doux regard. Alors vite je reviens. Pour rien au monde je ne donnerais notre vie passée à la ronde. Un petit bout de notre vie c'est une immensité de Toi. Pour mon petit cœur à moi ...

III

SURVIE

Re-toi-moi ... Tiens ... Ça sonne comme « Retiens ... La nuit » 🎵
Jamais deux sans trois. 🎵🎵 C'est la loi. Alors maintenant la nuit vient sans bruit. Alors moi je reviens vers Toi, ma mie jolie, à toi j'écris, c'est toi que j'écris. Parce que ce soir mon ciel est gris ? Non, ça, ça n'est pas nouveau. Je t'écris parce que tu as signé « *tendrement* ». Forcément, ça bouscule tout dans ma tête. Tout à coup, j'ai envie de chanter à tue-tête. J'ai besoin de te chanter Toi. Là où je suis. Je n'arrive pas à trouver un petit bout de tendresse, même pas un tout p'tit bout. Et tout à coup, la tendresse, c'est Toi, tu me l'envoies là où je suis. Loin de Toi ? Non, Toi tu es tout près de moi. Alors adieu ma détresse. Vive notre tendresse à toi pour moi, à mon adresse e-mail. Ce gros morceau de caresse-moi mon âme j'en ai envie comme d'une part de gâteau. Comme de la vie qui bouillonne en moi à chaque fois que tu m'écris.

À tout de suite

JE VAIS DÉCOLLER DANS UNE MINUTE

- Je vais décoller dans une minute ...
- Tu pars où sans moi ?
- Tu n'as pas voulu venir.

- J'ai eu peur d'avoir froid. Et puis, j'ai encore du travail.
- Si tu continues je vais finir par t'acheter un pull par minute ...
- Quelle couleur ?
- Un pull antidouleur.
- Un pull tout chaud, un pull tout doux.
- Tout beau. Tout minou ... Dis, dis moi ... Toi ... Que je te gâte ... Avec des dattes aussi. Tu me récompenseras... Quand tu m'embrasseras.
- C'est quand tout ça ?
- Je dois raccrocher.
- Tu dois cesser de me chanter ?
- L'hôtesse ... Avec finesse ... Me fait les gros yeux ...
- C'est parce qu'elle est jalouse.
- Tu n'as rien à craindre, je n'ai d'yeux que pour Toi.
- Dis-moi ... Toi ... Fais-moi les doux yeux ...
- Je te les fais.
- Pour de vrai ?
- Oui, mais j'attends que l'hôtesse ait tourné les talons.
- Dis, dis, attends-moi. Je saute dans ma Mini et je te rejoins.
- OK, je te réserve une place sur mes genoux.

Amal tint sa promesse. Avant même que le pilote n'annonçât le décollage imminent, elle était sur mes genoux et portait dans ses bras un petit hibou en peluche.

- Tu l'a garée où ta Mini ?
- Je ne fais que passer, - répondit-elle. Son sourire était adorable.
- Comment-ça ?
- Je ne peux pas venir avec toi.
- Pourquoi ? Tu ne sais même pas où je vais... Moi non plus d'ailleurs.
- Je n'ai pas terminé ma propal (*).
- Ça n'est pas la première fois.
- Tu rentres quand ?
- Dès que tu viens me chercher avec ta top Mini.
- OK, je la laisse au parking de l'aéroport et je t'appelle ☺
- Tu rentres comment ?

(*) Dans le jargon des consultants de haute volée, une propal est une offre de service visant à répondre, voire à résoudre l'un des problèmes d'une grande organisation qui, à l'instant où nous mettons sous presse sous la pression de notre éditeur, ne sait plus très bien où elle en est du point de

vue stratégique.

- Je prends un taxi virtuel, c'est nouveau, c'est un peu comme les voitures avec chauffeur, tu n'as pas à attendre.
- Ce n'est pas comme avec Toi, je t'attends depuis si longtemps. Tu me reviens quand ?
- Après ma propale. C'est promis, juré.
- Je n'ai plus ma deux-chevaux vert pomme, alors ne me fais pas faux bond.
- Non, c'est moi ta pomme verte maintenant, et lorsque que tu m'as redessinée tu n'as croqué qu'un tout petit morceau de mon mystère ... Tu le sais. Quelle philosophie vas-tu encore échafaudée pour l'éclaircir ? J'ai hâte de savoir.
- Bien sûr que je le sais, c'est bien pour sa que je ne me presse pas de réaliser sur mon Apple ton image de synthèse.
- De toute façon, c'est impossible. On ne synthétise pas la femme qu'on aime.
- Cesse de me lancer des regards coquins, sinon je te garde sur mes genoux avec ton petit hibou.
- Alors, je m'échappe.

Amal tint parole. Elle s'échappa. Jusqu'au prochain épisode de notre amour indéfinissable, indéfini mais si joli ☺

LE MANTEAU DE PERLIMPININE

Ce matin-là, depuis cinq heures trente et quelques nanosecondes, Apollinaire errait, l'âme en peine, dans les couloirs du métropolitain parisien. C'était l'un de ses refuges. L'hiver surtout. La nuit précédente, sa chandelle était morte.

Pour des millions de raisons il aimait le métropolitain. Ses néons. Ses affiches. Ses spectacles. Ses acteurs. Ses rencontres, Mélodine, des cheveux noirs, de grands yeux noirs, des lèvres roses. Ses couleurs. Son horlogerie. C'était un lieu magique. Parfois, il y prenait des photographies, une affiche où une belle, brune elle aussi, présentait un body string. Comme un déshabillez-moi affolant. Souvent il y écoutait de la musique.

Il avait justement perdu la notion du temps lorsqu'il s'arrêta pour écouter le son d'un accordéon classique. Un musicien du métro et Bach s'employaient à rappeler aux hommes et aux femmes pressés et stressés que Dieu leur a donné la musique. Comme aux oiseaux. Métamorphose musicale: l'accordéon était devenu orgue. Il en reproduisait toutes les nuances. Cette fugue ressemblait au bonheur, à jamais échoué. Le musicien était hypnotisé par cette avalanche de notes infinies. Apollinaire aussi.

Il finit cependant par s'éloigner, à regrets, de la musique. Il avait maintenant besoin de la palpitation de la foule. Il monta dans le premier train venu...

Ce matin-là, dans ce wagon du métro, Perlimpinpine semblait avoir été parachutée depuis un autre monde. Romantique ? Romanesque ? Elle portait un chignon. Celui de la cousine Bette. Elle chaussait des lunettes. Vieillottes. Apollinaire venait de la remarquer. La ville souterraine et ses trains étaient soudain livrés à la multitude des cœurs endormis, des faciès indéchiffrables, des minois et autres frimousses des enfants mal réveillés. Beaucoup portaient un casque à chansons dans lequel un kiosque à musique les abreuvait, les assurait. Seuls les amoureux souriaient, heureux de la longue nuit qui avait réuni leurs corps et pour certains, leurs âmes aussi. Assis ils se tenaient par la main. Debout, ils se serraient le plus possible l'un contre l'autre. Ce soir, ils se retrouveraient. A nouveau ils s'aimeraient. Ou bien ce ne serait pas ce soir mais demain soir, ou pire la semaine suivante. À nouveau leurs corps se parleraient. Ils se rapprocheraient. L'un avec l'autre ils se mêleraient. Communication ? Echange ? Communion solennelle ? Rare privilège des amoureux dont ne bénéficiaient pas les autres, les cœurs endormis ou chagrins.

Perlimpinpine lisait. Elle luttait avec sa myopie. Sur ses frêles épaules, un chaud manteau, dessiné dans les premières années de l'après-guerre (de quelle guerre parle-t-il ?) Le manteau semblait trop lourd pour elle. Une véritable pièce d'artillerie. Visiblement, elle s'était protégée des frimas de novembre. Un détail intrigua Apollinaire. Sous le manteau, qu'elle n'avait pas ouvert, malgré la chaleur du métropolitain, on pouvait apercevoir un jean. De couleur grise. Et ce jean, et cette couleur, étaient à la mode, je veux dire, à la dernière mode. Il aima ce contraste. A première ou à courte vue, Perlimpinpine était absorbée dans des

pensées profondes, pression exprimée en pascals, rêveries solitaires ? Pour qui savait regarder, ses traits étaient magnifiques. Sur son frêle visage, pâle, des lèvres ferventes, des lèvres tendres, amoureusement dessinées dès les premières années de sa vie de femme, des lèvres qui avaient en ce moment d'imperceptibles mouvements qu'Apollinaire interprétait comme des invitations au baiser.

Perlimpinpine ne pensait pas. Elle chantait. Ne devant rien à la fourmilière qui l'entourait, elle pouvait faire feu de toutes voix. (Le lecteur l'aura compris, il s'agissait de voix intérieures.) Elle achevait donc, indifférente aux bruits du train, l'allegro *Linguis favete de l'introduction au Gloria* de Vivaldi.

Apollinaire le suspectait. En effet, chaussé de ses meilleurs verres de contact, il s'était, tant bien que mal, approché de Perlimpinpine. Il avait vu la partition que la chanteuse tenait dans ses mains et qui la séparait de la foule. Il avait même aperçu les doigts de fée, ceux de Perlimpinpine, qui lui indiquèrent l'endroit où l'artiste en était de sa répétition in petto. Il avait rarement rencontré plus belles mains. Il savait que la voix de Perlimpinpine le séduirait aussi. Forcément.

S'il n'avait tenu qu'à lui, il se serait précipité pour tourner les pages des œuvres sacrées de Vivaldi. Ce matin-là, sur les lèvres chantantes, et pour faire revivre sa chandelle, à l'exception de l'andante *Et in Terra pax* qui suivait le *in Excelsis Deo*, il ne voulait goûter que les allegros de la partition. Son cœur se réjouissait de ne retenir que les moments de joie. C'était cette extase-là qu'il voulait ressentir. A nouveau. Il ne se rendait pas compte de la chance qu'il avait toujours eue. Malgré sa peine, réelle, une voix, intérieure elle aussi, lui affirmait qu'il allait rebondir. Comme une balle de ping-pong ? Elle était partie ? Il aimerait ? Encore une fois ? Oui. Forcément.

Il ne se précipita pas vers Perlimpinpine mais il continua son approche. Les arrêts aux stations créaient des espaces, certes momentanés, mais des espaces qu'il exploitait au mieux. Par ailleurs il n'avait aucun doute. Il ne descendrait que là où sa destination à elle et son destin à lui les conduiraient. Rêve ainsi décidé, action dûment réalisée. A la station Opéra, elle sortit. Son destin à lui lui fit un clin d'œil. Elle laissa échapper sa partition. D'un geste réflexe, il s'en empara. Sans un mot, mais avec un

regard fasciné, il la lui tendit. Son chant intérieur était interrompu. Elle était femme. Elle interpréta ce regard aussi bien, mais plus rapidement que sa partition. Un champ magnétique dut s'établir instantanément car elle sourit de manière lumineuse. Il ne vit plus ses lunettes. Rien que son sourire, la porte de son âme. Elle ouvrit cette porte. Sa chandelle à lui renaissait.

Elle finit par reprendre son bien, et, jouant sur le mot et sur l'ambiguïté déjà certaine entre eux, elle déclara :

- C'est un beau geste.
- Je voudrais en avoir d'autres pour vous.
- Il ne tient qu'à vous.
- Je m'engage à exécuter religieusement vos ordres.
- Devinez plutôt mes désirs...

Le manteau était antique, la musique était classique, le jean était moderne.

Une sorte de querelle déjà ancienne s'installait dans la tête d'Apollinaire. Chopin est-il classique ou moderne ? Question baroque. Il valait mieux envoyer tout valser ?

Renoncer ? Impossible ! Il était déjà pris dans le filet des cheveux noirs et noués de Perlimpinine. Décidément, elle l'intriguait. Des questions surgissaient pêle-mêle dans sa tête. Qu'y avait-il sous le manteau, au-dessus du pantalon jean ? Un corsage classique ou un top moderne ? Perlimpinine, dont il ignorait encore le prénom, chanterait-elle pour lui ? Parfois, il concevait le bonheur comme une association, profane ou sacrée, peu important, de l'amour et de la musique.

Une communication s'était établie. Un échange même. Il ne leur restait plus qu'à interpréter un mystère, du Moyen Âge à tout prendre. Ce fut Perlimpinine qui poursuivit le jeu de rôles qui venait à peine de commencer :

- Saurez-vous m'aimer ? Saurez-vous m'apporter tout ce que la musique et le chant déjà me donnent ? Saurez-vous me combler ?
- Je ne sais. Mais je veux le croire.
- Alors je vous suivrai.
- Jusqu'au bout du mystère ?

- Jusqu'au bout. Mais surtout, au-delà...
- Ici et maintenant ?
- Maintenant mais pas ici.
- À Saint-Germain?
- Descendons et suivez-moi.

Apollinaire n'en croyait pas son rêve. Le métro était vraiment un lieu magique. Apollinaire suivit Perlimpinpine qui suivit Apollinaire. Sous les toits de Paris, dans sa chambre mansardée, il la conduisit.

Perlimpinpine quitta son manteau. Il n'était pas élimé, ni fatigué, ni râpé. Il était simplement antique. Apollinaire s'offrit à le poser délicatement sur le lit. Le manteau avait besoin de repos. Il avait rempli sa mission. Et grâce à lui, le mystère de Perlimpinpine était intact.

- C'est le manteau de ma grand-mère, dit-elle simplement. Je l'aime beaucoup.

Ce furent là les seules paroles qu'elle prononça avant de lui offrir ses lèvres. Celles dessinées, pour lui depuis sa naissance. Alors il entendit les premières notes d'un autre chant. Elles étaient tirées de l'opéra de Monteverdi, *Le Retour d'Ulysse*. Sa langue, qu'il espérait avec la même impatience, allait lui révéler d'innombrables secrets. Il comprit. Depuis longtemps, elle aussi, elle attendait ce moment. Le désir d'amour est universel.

Alors il découvrit le body string qui s'accouplait à ravir avec le jean moderne de couleur grise. Il n'avait pas envie de défaire le chignon de Perlimpinpine. Il n'avait pas envie de lui ôter ses lunettes. Vieillottes ? Non ! Comment avait-il pu avoir une telle vision ? C'était des lunettes intellectuelles ? Non. A-t-on jamais vu des lunettes intellectuelles ? En fait, Apollinaire n'avait pas envie de reproduire, en défaisant les cheveux de Perlimpinpine, le cliché usé, éculé, démodé, pas encore épuisé ? de l'apparition de la jolie femme, fatalement cachée derrière ses lunettes, vieillottes, intellectuelles ou pas, et cachant sous son chignon, emprunté à la cousine Bette ou à tante Pim une chevelure d'amazone. Elle était princesse. Il la prit dans ses bras. Il la porta sur le lit et à côté de son manteau il la déposa. Il se mit à ses pieds. Il lui retira ses chaussures. Tiens ? Je n'ai pas encore évoqué les chaussures de Perlimpinpine. C'est curieux. Les chaussures sont un élément

essentiel de la parure. Par analogie, on peut y découvrir une tessiture. Réparons donc cet oubli. Perlimpinine portait des ballerines découpées dans le meilleur cuir italien. Malgré l'hiver, elles étaient fines et délicates. Ce qui se passa dans les secondes qui suivirent ne sera pas dévoilé ici. Ce moment de félicité, de désirs assouvis et de corps qui prenaient le pied de l'autre et qui perdaient pied pour mieux s'envoyer tout là-haut, ce moment est réservé à ceux qui s'aiment pour du vrai et que Dieu a réunis à la suite d'une demande faite en chantant par la même Piaf.

Perlimpinine était la plus belle réincarnation de Pénélope. Ou de Cendrillon ?

FIN

ELLE AVAIT ÉCORNÉ UNE PAGE DU LIVRE

Elle voyageait. Dans le métro. Elle avait écorné une page du livre. Elle lui avait fait une oreille d'âne. Je souffrais pour le livre. Et le livre souffrait-il ? Un peu, beaucoup ? Éprouvait-il une Passion comparable à celle que le Christ avait acceptée ? Pourquoi avait-elle commis un tel acte, aussi malveillant que brutal ? La Passion du livre durait-elle depuis de longues minutes, des heures entières, de longs jours ? À priori le livre ne lui avait fait aucun mal ! Elle... Avec son doux visage, avec et son sourire d'ange, pourquoi avait-elle perpétré cet acte de vandalisme privé ? C'est l'intégrité du livre qui était attaquée. Elle... Si belle. Ses cheveux châains étaient assemblés en un petit chignon plutôt mignon, le tout enveloppé dans un filet mignon lui aussi, c'était une résille de perles aussi rares que la belle main qui tenait le livre. Ses yeux étaient marron, des yeux de cochon auraient chanté les jeunes enfants de mon temps. Pourquoi n'avait-elle pas des yeux d'amoureuse, d'amoureuse de moi ? Sur son front, elle avait relevé ses lunettes de soleil griffées. Sur son corsage blanc elle portait un débardeur couleur coquille d'œuf. Apparemment la poule avait picoré des grains de riz pas complet, du riz qui ne colle jamais. Son petit pull tricoté épousait la blancheur de son cou sculpté dans un petit col cheminée.

Dans sa main droite le livre. Une histoire de sorcellerie. Sur son épaule gauche, un sac en bandoulière. Un tag aérien d'*Air Fraicheur* y était accroché. Je me dis que la belle inconnue ne voyageait pas que dans sa tête.

Mais pourquoi Diable avait-elle écorné ce livre ? Elle n'aimait pas les histoires de sorcières ? Peut-être que le livre lui avait jeté un sort ? Elle était tant absorbée par sa lecture qu'elle ne remarqua pas mon regard observateur, presque inquisiteur, fait plutôt rare, les femmes détectent toujours la présence d'un regard sur elles.

Moi j'étais absorbé par elle.

Je ne savais pas à quel arrêt elle disparaîtrait, à jamais, comme toutes ces inconnues qui, chaque jour, faisaient des allées et venues dans la foule, et, pendant quelques secondes, ou même pire, la houle me les offrait, et puis la foule à nouveau les enlevait, comme dans la chanson de Piaf. Je savais déjà que mon cœur à moi marquerait un arrêt, certes très court, - de l'ordre de la nanoseconde, mais un arrêt tout de même, lors de sa descente à elle. Je souhaitais que ce fût une descente aux Enfers. Non pas à cause du livre qu'elle avait écorné mais pour avoir une chance d'y aller la chercher, la retrouver, la ramener à la lumière des néons du métropolitain. Pour ne pas la perdre, encore, chemin faisant, je me jurais de ne pas me retourner trop tôt. Sentir sa main dans la mienne serait déjà un grand privilège. Je convoitais déjà sa main ? Oui, mais pas administrativement. En tout cas je n'avais pas perdu ma propension, ma facilité, devrais-je dire, à tomber amoureux. C'était, depuis toujours, pour moi, une énigme. D'où m'était venu ce retard d'affection permanent ? C'était peut-être écrit dans un livre malin, dans son livre à elle. Avec un peu d'audace il serait aisé de connaître la réponse. Il suffisait de lire son livre à elle. Mais comment s'y prendre ? Elle était un oiseau sur l'une des lignes centrales du métro parisien et moi un poisson, non pas dans, mais sous l'eau. Je saurais nager vers elle ?

Dans cette rame nous étions légèrement ballottés. Ça n'était pas très confortable pour quelqu'un qui se présentait aux élections du cœur d'une belle inconnue. Pour lui le métropolitain était un incroyable jeu de hasard et de rencontres. Sans doute des millions de papillons invisibles y modifiaient chaque jour le climat amoureux. Mais de là à déclencher des affinités électives entre la belle et lui, il y avait plus d'une station, debout, pas forcément

pénible, à parcourir. Je l'approchai tout en maintenant une distance décente. Et, tout à coup, sentant mon regard attaché à sa beauté, comme le cou du chien au collier, elle me dit, souriant, sur un ton calme et charmant, mutin aussi :

- Mais ce n'est pas moi qui aie corné le livre.

Je l'avais bien deviné ! Elle était non seulement sorcière dans mon cœur mais aussi à la ville.

Face à une telle ouverture j'avais moins d'une seconde pour trouver une réponse plus qu'adaptée, forte.

- Si ce n'est Vous, qui est-ce ?
- Ma sœur peut-être.

Décidément ma sorcière bien aimée avait de la répartie et de la suite dans les idées. Comment pouvait s'appeler ma nouvelle sorcière adorée ?

Une deuxième fois elle m'adressa la parole :

- Mon nom est Eurydice.
-

L'acte avait été commis à la station Châtelet.

POÈME POUR OUARDA

Ouarda ? Je l'ai croisée un jour à la station de métro Majestic. Je n'ai pu échanger avec elle que quelques mots. Aujourd'hui je lui ai écrit un poème.

Ouarda
La jolie fleur
Je l'ai vue
Là-bas...

Aussitôt
Tu es devenue
Un petit bonheur

Chaque matin
Petit clin d'œil

Au seuil
De la matinée
Pour annoncer à la journée
Qu'elle sera belle
Parce que Toi Tu es belle...

Moi qui ne suis pas d'ici
Dans tes noirs cheveux
Je lis comme une poésie

Ouarda tu sais ?
Oui déjà tu sais...
Si je regarde à l'horizon
Je vois tes yeux
Profonds...

Dans tes yeux
J'ai vu s'enfuir ton âme
Toi la jolie dame
Puis elle est revenue
Alors... Je t'ai vue toute nue
Ce fut un matin triomphant

Comme un enfant
Je t'ai regardée
Je t'ai rêvée
Je te l'ai dit
Je te l'écris

COEUR D'ARTICHAUT

Je me présente : « *Cœur d'Artichaut* ». Ce fut mon nom de baptême. Je l'ai conservé jusqu'à ce jour. Je ne ferai ici qu'une brève apparition parce le temps de parole qui m'est imparti a été limité à une minute. J'ai donc fait cuire mon discours à la cocotte-

minute. Voici ce qu'il en reste (la soupape de sécurité s'est peut-être déclenchée trop tard):

La nature a bien fait les choses: elle m'a nanti d'un cœur. Lors de ma conception j'eus le choix entre plusieurs modèles. Je choisis un cœur d'artichaut, en provenance de Bretagne. Je voulais épouser Anne, ma duchesse. Après neuf mois d'essai je décidai, à ma naissance, de conserver ce modèle, le cœur d'artichaut breton. À la vérité il m'allait comme un gant. Bien vite une espèce d'osmose naquit entre mon cœur et moi. Aussi, dès mon plus jeune âge, on me surnomma " Cœur d'Artichaut ". Mon surnom devint une appellation contrôlée. Je n'en avais pourtant ni le profil ni la vocation. C'était probablement une fatalité. Je me résignai. J'assumai. J'assurai même, certains jours, ma mission avec zèle. Je me mettais en devoir de conquête. J'effeuillai des magazines où des top modèles vraiment top finissaient par éveiller en moi des désirs d'effeuillage. Un jour viendrait, je rencontrerais ma Vanessa à moi, peut-être m'emmènerait-elle à Paris rue de l'Eden et mon cœur trouverait la paix ? Qui sait ? Si je devais l'épouser, renaître, j'abandonnerais aussitôt, en prêtant serment, et sans regrets, mon prénom de naissance.

À ce jour je n'ai jamais vécu en couple. J'ai cependant, au hasard de mes rencontres, les plus belles, formé, avec des femmes aux sourires ravageurs, un couple temporaire, ou, exprimé d'une façon qui se voudrait poétique ou gâché d'intellectualisme, un couple intemporel. J'ai formé, avec elles toutes, des couples-minutes.

Définition du couple-minute (*): un couple minute est, en général, formé de façon temporaire ou temporelle, par au moins un cœur d'artichaut sur les deux amoureux. Dans le cas où les deux amants ont chacun un cœur d'artichaut, leur séparation, après une dernière valse-minute ou un rock n' roll de même durée, ne pose pas de problème majeur, les sentiments et les torts étant largement partagés. Au plan pratique, il leur est conseillé, aux couples minutes de se marier à Las Vegas ou à Reno, ou dans une ville de l'État de l'Arizona.

On conclura, en moins d'une minute, que les cœurs d'artichaut ont, en quelque sorte, une peur rampante du couple. Cette peur trouverait son origine dans notre cerveau reptilien. De leur point de vue, la quête de l'Autre est une recherche douloureuse (enfin, il ne faut rien exagérer) vouée à l'échec, de la part manquante et

perdue par des avances précipitées combinées à des reculades plus ou moins programmées. La guérison, appelée « Révélation » s'obtient parfois, - mais le cas est très rare -, en appliquant la méthode photographique de l'infrarouge à une paire manquée, comme au poker menteur ou au jeu de la roulette cafre. On observe ce qui se passe et l'on revient à la case départ.

Moralité : Il en est des cœurs comme des piques, si l'on n'y prend garde, si un trèfle à quatre feuilles ne porte pas, de bonne heure, sa dosette de chance, on risque de rester sur le carreau.

(*) Nous retenons ici la définition donnée par *Le Régent* par Jean Ré, dictionnaire en usage et à la mode au début du Dix-Huitième Siècle. Il précéda *Le Titré*, plus coté par certains au Dix-Neuvième siècle, mais il lui est supérieur.

C'EST DE BONNE GUERRE

Le Cardinal s'entretenait et s'entraînait au téléphone.

- Voilà, c'est simple, vous organisez une bonne guerre. Une vraie bonne guerre, OK ? Pour le détail des combats, voyez avec les généraux. Pour le détail des autres opérations, vous me consultez directement, vous voyez ce que je veux dire... Après vous jouez de la trompette. Prenez soin de choisir un air entraînant, enfin au départ, tiens justement, *Le chant du départ*... Puis un air funèbre...
Et le tour est joué. Ah ! oui, j'oubliais ... Si vous faites appel à l'agent féminin S Pion 69, ne lui jouez pas de la trompette, plutôt un air au piano, tendre, parlez-lui d'amour, enfin au début, vous savez comme elle est, un tantinet sentimentale ...

Puis l'homme d'église passa à un autre sujet, la représentation:

- Ma dernière robe est-elle arrivée ?
- Je vérifie tout de suite Monsieur le Cardinal.

- Pressons je vous prie. Je vous ai déjà dit de m'appeler Monseigneur, c'est plus simple. (*)
- Si fait, Monseigneur, la voici ...
- J'en trouve la couleur un peu pâle.
- Dois-je vous en faire voir de toutes les couleurs ?
- J'apprécie votre sens de l'humour mon cher Sacristain ...
- Je cherche simplement à conserver votre bonne humeur
- C'est là un point tout à votre honneur !
- Un point cardinal, si j'ose poursuivre sur le même verbe ...

(*) *Sacristain* (c'était le prénom que sa mère lui avait donné quelques jours seulement après sa naissance), n'appelait pas le cardinal « Votre Eminence » ni même « Mon Père ». Ce n'est pas qu'il était athée ou qu'il manqua de respect pour le saint homme, c'était uniquement à la demande de Son Eminence elle-même. En effet, le cardinal souhaitait qu'on lui parlât au civil lorsqu'il exerçait ses fonctions politiques.

Son Eminence, pardon, Monsieur le Cardinal, pardon, Monseigneur, (enfin, le jury aura compris et pourra rectifier selon son humeur ou selon celle du saint homme) avait recruté Sacristain comme secrétaire particulier mais en réalité Sacristain était son homme à tout faire, son factotum comme il aimait à l'appeler en latin, juste avant l'office ou après la célébration de la messe. L'entretien avait été court, enfin dans une certaine mesure non dépassée. Nous le rapportons ici de source sûre, non inventée mais éventée :

- Je suis un paléo normalien, - avait dit Sacristain, en baissant pudiquement les yeux ...
- Vous pouvez préciser, - avait répondu le secrétaire abbé, sans montrer le moindre signe de surprise mais en ayant toutefois fait un signe vers les cieux après s'être signé, et avant de faire signer l'appliquant.
- J'arrive tout droit du paléolithique.
- Je comprends, - avait confirmé le cardinal, je serai bref.
- Je suis à la disposition de Sa Grandeur ...
- Emotif ?
- Emotionnel ...
- Intéressé par la sexualité ?
- Oui, dans ce qu'elle a de sentimental ...
- Pouvez-vous non pas oublier, mais faire abstraction de vos sentiments ?

- Certainement ...
- Mais encore, par exemple, êtes-vous certain de ne pas être dans la confusion ?
- Si je vis dans la confusion, c'est une confusion silencieuse ... C'est le refuge de mon néocortex.
- C'est le propre des reptiles aussi.
- Oui, mais moi je ne suis pas sourd, j'ai entendu la parole de Dieu.
- Vous voulez dire que vous avez entendu des voix ?
- Non, je vous entends Vous, Votre Majesté (**)
- Patience, patience, je ne suis pas encore dans le Royaume des Vieux, des Cieux veux-je dire, - se reprenant immédiatement ...
- Le silence ?
- Oui.
- Passons au thème astral de la femme.
- Astral au sens de Steiner ?
- Bien sûr, - Son Eminence ne fut pas sans remarquer le sens culturel de l'à-propos de Sacristain.
- Je suis prêtre...
-

(**) Finalement Sacristain, avec l'accord tacite sinon implicite du Cardinal utilisait la méthode 'Castafiore' pour s'entretenir avec son patron. Les noms ou les titres dont il l'affublait pouvaient varier à l'infini.

- Pas encore, pour le moment vous êtes prêt à répondre à mes questions. Un lapsus partout donc, - s'empressa de corriger l'homme à la robe écarlate, tout en l'affaiblissant, l'acte manqué de Sacristain. Ce dernier avait-il voulu, par respect, montrer à Son révérend, que lui aussi était un être humain, pas trop humain cependant ... ?
- Je suis tout ouïe répondit le candidat en écartant les narines et les rideaux de la fenêtre pour observer ce qui se passait à l'extérieur.
- Quel est ton prénom? - enchaîna le cardinal en tutoyant l'obstacle du vouvoiement. Il lui fallait réduire temporellement la distance pour sonder efficacement le prétendant au poste de factotum.
- Ma mère m'a appelé Sacristain avant que le Seigneur ne la rappelât à Lui.
- Ton prénom me plaît. Quelle est ta vision du monde ?
- Avoir une vision du monde ?

- Oui.
- Pour faire quoi ? Si je puis me permettre une telle digression
- ...
- Je te permets toutes les digressions, il me faut maintenant sonder ton esprit puisque j'ai vu ton âme dans tes yeux.

L'autre, le drôle, ne dit mot, esquissant un sourire entendu seulement par les reptiles équipés de correcteurs auditifs efficaces.

- Une vision du monde sert à réussir sa vie.
- C'est quoi réussir sa vie ?
- C'est plusieurs choses.
- Lesquelles, lesquelles, - questionna avidement, pour la première fois Sacristain.
- C'est aimer et être aimé, je souligne le « et »
- Mais encore ?
- C'est être libre.
- Libre d'aimer ?
- Tu dois aimer ton Seigneur.
- Je Vous aime Seigneur!
- Patience, patience, ce jour-là n'est pas encore arrivé. Attends l'Apocalypse.
- Mais encore ?
- Je te sens avide de savoir. Une vision, c'est avoir un ami, un vrai.
- Et des amies ?
- Oui, mais de cela l'homme ne décide pas seul.
- Pourquoi ?
- Parce que la femme, et l'image que je m'en fais, sont divines...
- Vraiment ? A-t-elle seulement récupéré son âme depuis la fin du Moyen Âge ?
- Elle est divine : on veut la toucher, l'aimer et elle nous échappe. J'ai beaucoup d'amies femme. Elles me sont venues avec le temps.
- C'est un personnage ambigu, la femme.
- Souviens-toi du grand cardinal, Monseigneur de Richelieu : « on ne gagne rien à sortir de l'ambiguïté »
- Oui, j'ai beaucoup appris en lisant les biographies du Sphinx Rouge.

L'entretien fut interrompu par un appel sur le portable du cardinal. Peu importait, celui-ci avait déjà décidé que Sacristain ferait l'affaire, notamment après sa dernière remarque à propos du grand homme d'État du début du dix-septième siècle. Lorsque sa conversation eut pris fin et après la confirmation de l'engagement irrévocable de Sacristain, le cardinal revint à un vouvoiement de bon aloi.

- C'est de bonne guerre, croyez-moi, - insistait son Éminence.
- Je n'en doute pas Votre Éminence, - répliqua Sacristain. Visiblement l'interlocuteur de Monseigneur ne semblait pas comprendre le message œcuménique que Monseigneur relaye.

L'homme d'église était de plus en plus surpris par la perspicacité et l'esprit d'à propos de son nouveau factotum. Comment savait-il que le message du Cardinal était soutenu par une majorité d'évêques ? Peu importait. Il faudrait se méfier d'un serviteur aussi rapide, le surveiller, le bien payer ou s'en débarrasser. Mais on n'en était pas là.

- Il faudra bien qu'il comprenne, répondit le prélat, avec un regard appuyé en direction de Sacristain que ce dernier interpréta à son propre égard comme il seyait. C'était à la fois une confiance, une preuve de confiance, et une mise en garde, pas encore une menace, on n'en était pas là.
- Il comprendra de guerre lasse, - conclut finement Sacristain.
- Décidément, tu me plais mon bon Sacristain, - acheva le cardinal, faisant à nouveau usage du tutoiement à l'endroit et à l'envers de Sacristain.

Le lendemain la presse internationale annonçait l'invasion par son voisin d'un tout petit état aux ressources minières toutes grandes. Le prix des matières premières grimpa dans la minute et Sacristain fut le premier à en informer son maître. Il en fut félicité, mais Monseigneur était déjà au courant. Cependant, les deux, maître et serviteur, de conclure dans un même élan et avec le même sourire carnassier :

- C'est de bonne guerre 😊

CONVERSATION-MINUTE AU CAFÉ DU COMMERCE

Deux amis, de couleur, de longue date, venus, dès leur plus jeune âge, du Monomotapa, discutaient, dès potron-minet, devant deux petits blancs, au bar du Café du Commerce. Le premier portait un béret, le second venait d'acheter sa baguette chez le boulanger voisin et la portait sous le bras, comme un juge de touche porte parfois son drapeau.

- Jules, deux verres de rouge s'il te plaît, et du meilleur !

Le barman s'exécuta. Ils s'apprêtaient à siffler leurs ballons de rouge respectifs lorsque l'arbitre du match de football France-Monomotapa, match retransmis en direct depuis l'Afrique Australe avec un décalage horaire d'une minute seulement (*), lorsque, disais-je, l'arbitre sortit un carton jaune. De concert ils reposèrent leurs verres et se mirent à hurler. Le serveur qui n'avait pas suivi l'affaire d'assez près, occupé qu'il était à essuyer les verres au fond du café, le serveur les questionna du regard. Il voulait dire : « contre qui le carton jaune a-t-il été exhibé ? Il n'en sut rien, car l'attention de nos deux amis se reporta à l'extérieur. Le premier demanda :

- Tiens ! T'as vu, le cycliste, il est passé au feu rouge ?
- Oui, je le connais, il a peur de tout.
- Il n'a pas peur de se faire renverser, de provoquer un accident ?
- Non, il se croit prioritaire.
- Cela veut dire quoi prioritaire ?
- En langage moderne, cela s'apparente aux privilèges que l'on auto-octroie.
- C'est un écologiste moderne ?
- Oui, mais c'est pas un scientifique, il se pique de politique.
- Côté politique je croyais que les privilèges avaient été abolis par la Révolution Française ?
- Oui, les anciens privilèges, mais pas les nouveaux. Les anciens privilégiés ont été remplacés.
- Un nouveau privilégié peut-il en cacher un autre ?
- Il en cache plein d'autres, solidarité oblige.
- Mais tout n'est pas que privilège ! Par exemple, si tu conduis une machine à vapeur, tu t'exposes non seulement à la chaleur de la chaudière mais aussi aux escarbilles du

charbon, sans compter qu'on ne te paie pas avant un mois la prime de lavage des vêtements de travail et de lavement pour les dérangements intestinaux.



- Quoi qu'il en soit, moi, je dis qu'il faut rémunérer l'effort.
- C'est une très bonne idée, le pays va pouvoir faire des économies.

Fin de l'épisode

(*) Ce décalage horaire d'une minute seulement entraînait un décalage de l'image peu propice à la précision de l'observation des actions, c'est un peu comme à la Bourse des Valeurs.

BODY STRING

PROLOGUE COURT

« Le métropolitain est un recueil de nouvelles, c'est un théâtre, une salle de concert, un magazine publicitaire, un lieu pour rêver. Tiens, je suis à Châtelet ...  J'entends jouer et chanter douze musiciens venus d'Ukraine  ... »

Justement, ce jour-là, à la station Porte des Lilas, celle-là même où des millions de tickets de première et seconde classes avaient été poinçonnés dans les années soixante, l'homme qui aimait les nouvelles, le théâtre et la publicité, arrivait depuis Châtelet à sa destination.

Voici ce qu'il m'a raconté...

PETITE HISTOIRE

Comment ne pas tomber amoureux d'une affiche ? Je veux dire du modèle féminin qui a posé pour cette affiche ? Surtout si elle porte un top, la femme, pas l'affiche, et que ce top est un ' body-string '. Ce qui frappa mon regard de stupeur fascinée, - je ne sais pas si la stupeur peut être fascinée mais moi je l'étais -, ce fut, d'abord, comme à l'accoutumée, le visage du modèle, un véritable modèle pour peintre, un visage inconnu sur la terre, et pourtant, c'était bel et bien un visage de femme. Elle me rappelait la vierge d'Antonio de Messine mais avec un tantinet de coquetterie légère et

coquine. Elle était aussi belle que la madone de Sicile, et en plus, elle semblait aussi proche de moi que de Dieu son créateur. Elle m'était offerte en quelque sorte, mais, entendons-nous bien, elle ne s'offrait pas, sa seule présence sur cette affiche de la station Porte des Lilas direction la mairie était un cadeau. Je ne savais pas combien de temps l'affiche serait exposée au public et à ma vue. Question de budget sans doute. Alors je m'empressai de prendre une photographie, puis deux, puis trois, puis je revins le lendemain. D'abord dans ma tête, souvenir intime, tant de beauté devint envahissante. Aujourd'hui je n'ose encore imaginer ses seins, lourds, ils débordaient littéralement de leur soutien bionique en coton noir avec ce mouvement de va-et-vient qu'ont les vaguelettes mourantes et renaissantes, de quoi stocker du vague à l'âme pour le reste de ma vie. Puis je retournai la voir chaque jour. Avec mon canon à images je mitraillai l'affiche sans pouvoir m'arrêter, ignorant les passants aux sourires amusés ou aux regards sévères. Mes lentilles ne me trahissaient pas. Que la belle était belle... Elle était brune, brune, brune. Je n'avais jamais rêvé cheveux plus noirs. Ils étaient longs longs longs. Infiniment.

Lorsque j'achevai ma collection d'images je crus recevoir un clin d'œil de la belle. Je le savourai mais l'attribuai à mon imagination échauffée, débordante comme les seins de ma déesse et uniquement contrôlée par la soupape de sécurité de ma cocotte-minute personnelle. Je rentrai chez moi le soir et inlassablement revenais vers elle chaque matin, dès l'ouverture des grilles du métro. Je croyais aller voir la prisonnière de Proust alors que c'était moi le détenu, bientôt l'esclave ? Une fois de plus j'étais tombé amoureux immédiatement tout de suite et je m'en fis le reproche. Un vrai gamin me sermonnai-je. Amoureux d'une image ? Non ! D'une icône. Je maudis alors, une fois de plus les iconoclastes. Bien sûr cette séance de photographie ne signifiait rien d'autre qu'un grand moment d'intense plaisir intellectuel, mais c'était déjà beaucoup.

SECONDE HISTOIRE

où l'on devine que le narrateur tourne en rond, tombe, comme à souhait, amoureux trop vite, et répète les mêmes erreurs jours après jours. (*)

Laissez-moi maintenant vous rapporter un monologue que le jeu de l'amour m'a permis d'entendre. L'événement a eu lieu de nombreux mois après ma rencontre avec l'affiche dans l'histoire qui précède, avec le contenu de l'affiche, veux-je dire, avec sa contenance. Comme de coutume, je flânais, dans le métropolitain parisien, quand, à la station Palais-Royal, au cours d'une correspondance non écrite, je rangeai mes crayons et mon carnet de notes. Une jolie jeune femme que je crus tout droit sortie de la Comédie Française, venait d'attirer mon regard, - une jolie jeune femme de plus me direz-vous, oui, eh alors ? Une sorte d'Antigone. J'étais ébloui. Bien sûr, toujours fidèle à moi-même, j'en tombais amoureux, immédiatement, histoire de gagner du temps. Elle était vêtue simplement, je me souviens parfaitement de ce drap de bain à l'antique retenu par ses seins, lourds, ce drap uni qui tombait à la perfection, et, comme je le découvrirai plus tard, au-dessous duquel, elle portait un body-string. Ses cheveux noirs étaient relevés et noués. Je ne pouvais en deviner la longueur, ce qui constituait une inconnue de plus dans mon équation insoluble vu, justement, le nombre infini d'inconnues (aucun cerveau de mathématicien ne saurait résoudre une telle équation, le futur *iPhone Pomme 280779* peut-être ?) Dans l'incroyable regard de la cantatrice aux longs cheveux une vive flamme brillait. Sa harangue que j'allais écouter tantôt tenait tout autant de la poésie grave de Melpomène, de la poésie lyrique d'Erato que de la poésie épique de Calliope. J'avais en face de moi une triple muse, moi pauvre triple buse. Nous étions seuls. Quoiqu'il en fût je n'aurais pu dire où, mais j'étais sûr de l'avoir déjà rencontrée. Oui je sais, on dit toujours ça quand on est amoureux. À la main, elle tenait un parchemin. À ses pieds, un écriteau semblait vouloir la protéger : « Prière de ne pas toucher ». Était-ce vraiment une prière ? Toucher qui ? Elle ? J'aurais bien voulu voir qu'on la touchât, j'aurais opposé mon cœur de flanelle, voire mon corps pas tout à fait en acier, pour la protéger, moi (ce dévouement de chevalier palot s'avérerait tantôt inutile puisque je serais bientôt

(*) Ce sous-titrage allongé est un souvenir du *Roman Comique* de Paul Scarron, lequel composa, comme chacun sait son épitaphe comme suit :

« Passant ne fais ici de bruit ... Garde bien que tu ne l'éveilles ... Car voici la première nuit ... Que le pauvre Scarron sommeille ... »

Le seul endroit où l'auteur se tait est Saint-Gervais-Saint-Protais devant la tombe de Scarron. Le seul moment où il semble muet c'est lorsqu'il relit l'épithète que l'on vient de citer. C'est ainsi. le seul à l'écouter.) Enfin, il est temps pour moi de m'effacer car, sur une intonation classique, la belle se mit à déclamer :

- « Je voudrais aborder des ravages déjà anciens...

Je crus qu'une licence poétique ou un acte manqué, comme au théâtre, lui avait fait substituer le mot 'ravage' à celui plus doux de 'rivage'. Il n'en était rien. Elle poursuivit ...

- « Je veux parler du fameux concept d'Œdipe. Oui je sais, c'est très complexe. On a du mal à y voir clair. Certains en ont même perdu la vue. Oui, je sais, depuis plus d'un siècle on vous en a rabâché les oreilles. Non je ne me prends pas pour un sphinx rouge, voyez mon habit, ce modeste drap de bain qui tombe comme une chute d'eau à Iguaçu retenu uniquement par mon sein que vous ne sauriez voir maintenant. (Maintenant ?) Sa couleur n'est point le rouge, il est vert pomme espoir, il épouse le tissu adipeux de mon corps. Mais je m'égaré, revenons à Œdipe qui a dit peu mais a fait couler beaucoup d'encre et beaucoup de larmes : je n'ai pas dit que ce concept était 'énigmatique', j'ai dit qu'il était 'complexe'. Enfin, ça dépend aussi du contexte ou de sa variante, le concept d'optique. Mais il ne faut pas être myope ni dupe. Vous pensez que j'ai fait un lapsus ? Eh ! bien, non ! C'est que, tout simplement, l'idée de complexe n'est pas toujours très précise. C'est pourquoi j'ai décidé d'en faire un concept sans ombre et sans nombre. C'est un peu comme ce mot à la mode, cholestérol, 'colle à ton rôle'. C'est amusant. C'est aussi plein d'enseignement. Il y a des taux scientifiques officiels. C'est bon ou c'est mauvais. C'est incroyable comme la vision binaire du monde s'applique partout. C'est une vue étroite. Toujours le bien et le mal. Seuls, la photographie et le cinéma auraient, dans une certaine mesure, élargi la vision, pas la télévision parce que ses écrans sont trop petits (même si des efforts ont été faits récemment en cette matière avec le home-cinéma) (j'appréciai au passage la variété des références de ma tribune, je veux dire de ma femme-tribun, pas depuis ma tribune, - c'est ennuyeux ces masculins féminins).

« Vous m'avez compris, je veux une vision du monde des plus surréalistes. Mais, tout en changeant d'angle, faisons la

prouesse de garder le même objectif et revenons à notre préoccupation première, le concept d'Œdipe... »

Je dois avouer que, comme le lecteur de ce passage difficile, un vrai détroit, même si Saint Luc conseille souvent d'entrer par la porte étroite, je commençais à me demander où ma comédienne voulait en venir. Seule sa beauté classique continuait à me fasciner... J'étais prêt à accepter n'importe quelle ré-interprétation du complexe d'Œdipe, je veux dire, j'appelais de mes vœux la création d'un nouveau concept, certes, mais j'aspirais à ce qu'il me fût servi sur un plat chaud, ou tout au moins tiède, même si pour cela il eût fallu le réchauffer dans un four micro-ondes.

À défaut d'un nouvel éclairage, l'auteur-interprète de ce concept-monologue inédit, ma comédienne, dont j'étais l'unique spectateur métropolitain, je le rappelle, illuminait déjà ma nuit des temps. J'éprouvai un sentiment trouble, un charme de dévoyé, je sentais ou espérais que les origines de l'homme et de la femme allaient m'être révélées.

Peut-être avais-je rencontré une âme sœur ?

Oui, mais alors, pouvais-je, sans risquer de choquer les bonnes mœurs et les bonnes sœurs, tomber amoureux de mon âme sœur dès tout de suite? Question idiote, une de plus puisque j'ai déjà précisé que le mal pour un bien était fait : j'étais bel et bien amoureux. Les dieux étaient-ils, quant à eux, tombés sur la tête ?

- « Nous sommes tous frères et sœurs... poursuivit mon actrice... (je reprenais espoir... Oui, soupirais-je, mais attention à un dérapage œdipien inconscient.)

Nerveusement, je commençais à craquer légèrement, à mélanger mes crayons dans ma poche et dans ma tête de linotte. Mon carnet émit alors des notes presque musicales. Non sans hésitation, avec émotion, je m'approchai de ma sœur-Anne-ne-vois-tu-rien-venir... Tel un dévoyé par le charme ambiant déjà signalé, je fredonnai en secret les paroles de la Traviata, ' Quel trouble, quel charme...'. Je butai sur l'écriteau « Prière de ne pas toucher ». Alors le regard noir, je veux dire profond, envoûtant, de la belle déclamatrice m'arrêta. Je n'étais plus en mesure d'écouter son texte, mais je ne pouvais pas l'interrompre. Avec force, l'intonation de sa voix me délivrait un autre message que ceux

révélés par ses simples mots et ses phrases compliquées. C'était comme une musique qui aurait ordonné à mon amour d'attendre. Comme si l'amour était capable d'attendre... Mais cette musique avait ce pouvoir de faire faire aux hommes bien des choses. Ils se réveillaient ou s'endormaient. Ils dansaient. Ils allaient à la guerre. Ils écoutaient les bruits de l'espace. Ils mettaient les oiseaux en cage.

Pétrifié, - enfin presque -, par le regard de la femme maîtresse j'attendis. J'étais pétri de bonnes intentions. Mon esprit était bousculé par des rêves infinis, mais j'en avais une certaine habitude.

ÉPILOGUE

Après avoir attendu patiemment, charmé par le chant de la cantatrice aux longs cheveux soupçonnés, cloué et médusé sur place par son regard, enfin, osons le mot, hypnotisé, je suppose qu'elle me conduisit chez elle, dans une mansarde magnifique, de simplicité, rue de Rivoli. Il y avait un lit, une table de nuit désuète et des draps blancs. Un premier miracle s'était donc produit. L'ultime restait à venir. Quand elle m'eut réveillé d'un seul baiser, quand elle m'eut permis, sur son front et sur ses épaules éblouissantes, de dénouer ses noirs cheveux, j'en admirai la longueur. J'éliminai alors l'avant-avant dernier rempart (***) de sa pudeur, ce merveilleux body-string pour caresser ce sein que je n'avais pu voir lors de ma station debout bouche bée dans le métro. Était-il possible que la sentence « *mon sein que vous ne sauriez voir maintenant* » m'eût été déjà destinée au moment où je la contemplais dans le métropolitain ? Peu importait, maintenant elle en avait décidé autrement. Le body string était celui de l'affiche. C'était donc bien elle, cette femme que des millions de regards avaient admirée et jalouée. J'avais bien fait de tomber amoureux dès le premier regard. Cette nuit-là elle m'en récompensait.

Que voulez-vous qu'on fit ? Nous nous aimâmes. Nous fûmes seuls au monde. Ce fut un moment immense de plaisir sensuel.

(**) La lingerie féminine est si complexe, si admirablement multiple qu'on ne sait pas toujours, dans ces moments de désirs immenses, quel sera le dernier rempart à disparaître. Aussi,

prudemment, et dans un souci d'honnêteté narrative, je préfère indiquer ici un rang approximatif de rempart. Pendant les batailles exquises que j'ai pu livrer au cours des mille et une nuits sans sommeil, sans repos et sans trêve, comme dans une légende hugolienne, je me suis parfois trop dépêché et n'ai pu garder en mémoire, même dans mon iPhone, le nombre d'or des sous-vêtements féminins découverts et défaits.

Ce rêve ne prendra jamais FIN

LE CHÊNE ET LE TILLEUL

Ou

Mais où avais-je mis cette fable ?

« Les idées ne sont pas faites pour être pensées mais vécues »
Malraux

Tout un chacun connaît la fable « *Le chêne et le roseau* » mais peu de gens, même s'ils ne sont pas des gens à nouilles, savent qu'elle a été inspirée à Jean de La Fontaine par une autre fable de jeunesse intitulée « *Le chêne et le tilleul* » et non pas seulement par « *Le roseau et l'olivier* » d'Ésope.

C'est à y perdre son grec et son latin, me dira-t-on, mais puisque le français se perd bien plus vite encore, en ce moment, il s'égarer même vers le hollandais voleur, - pardon le hollandais volant, voulais-je dire - à bien des égards, il est grand temps de se rebeller et de *rabeler*, - pardonnez-moi, je suis un peu *enruhbé* -, il est donc temps de rappeler, à la rescousse, certains écrivains illustres et trapus, François, Victor et les autres.

Je vais tenter ci-après, bien modestement, d'éclairer le plus grand nombre possible de lanternes académiques, fatiguées, faute d'idées. Car il importe d'y voir clair en matière de fables, n'importe-t-il pas ? Trop de fables gâchent le bouillon de culture et tuent le

plaisir du gentil couillon qui s'y adonne religieusement (comme ce fut mon cas lors de mon séjour à la célèbre École de Polycultures de Mantes ' La Belle de Qualité ' en Île de France.

Si la fable du Chêne et du Roseau oppose deux visions de la vie, l'une fière, noble et inflexible, la seconde, d'une souplesse à faire se damner tous les petits rats de l'Opéra, notre fable à nous, plus ancienne, met en scène un chêne et un tilleul siamois, unis physiquement pour l'éternité. C'est donc une histoire d'amour que je veux te conter lectrice, comme j'aime à conter fleurette.

Comment pourrait-il en être autrement ? Ce livre, lectrice, que tu tiens présentement entre tes mains, n'est-il pas rempli d'amour ? N'y perçois-tu pas le principal message des prophètes qui nous visitent par temps chauds et froids?

I

Voici comment je menai mon enquête :

Un matin, dès potron-minet, je me rendis à la préfecture de mon département de résidence. Les jardins, plantés de chênes et d'oliviers me firent penser à ce très beau texte prometteur, prométhéen et anonyme, « *La résurrection par les plantes* ». Je savais que les archives de la préfectures renfermaient la clef de l'énigme.

Je pénétrai dans le bâtiment principal, me dirigeai vers le secrétariat, une salle propre et sobre, pris un ticket, m'assis sur un banc public sans amoureuse, et demandai audience à Monsieur Le Préfet. Sur le mur qui me faisait face, une affiche remplie de verdure sur fonds de commerce blanc. Un chêne et un tilleul à son côté avaient un tronc commun, était-ce l'enseignement du jour ? Une phrase didactique attira mon attention : « *On cueille une fleur mais on plante un arbre, sait-on encore planter les choux ?* »

Devant la puissance, et sous la pression d'un tel questionnement, je me souvins de Pascal et de son roseau pensant, joli coup de pinceau arrosant ma toile couverte, ce matin-là, de belles pensées, jolies fleurs à cueillir.

Quand ce fut mon tour, quand le numéro de mon ticket s'afficha et qu'on l'eut claironné comme un soldat fatigué, éreinté, mais heureux d'être toujours en vie, le ferait sur une morne plaine au soir d'une bataille, l'employée de bureau opposa un refus net à ma requête, on ne pouvait accéder à ma demande, Madame La Préfète ne recevait pas. On se montra inflexible. Au début je courbai le dos, comme ce peintre réfugié en Suisse où il se sentait libre, je faisais le dos rond au rond-de-cuir féminin, rien n'y fit, point de wifi à l'horizon de mon écran, de défi, je fis face à l'employée paresseuse et feignant d'appeler moi-même en direct Madame La Préfète, je cliquai sur mon portable. Le son de cithare de ma sonnerie mobile préférée retentit. On me pria de sortir en me montrant un téléphone mal barré imprimé sur une affiche portant une feuille de chêne enlacée par un rameau d'olivier.

Revenu de mes illusions et dans le parc de la préfecture, ma cithare me démangea, sans gêne j'appuyai mon dos à un chêne centenaire, ôtai mon béret, ouvris mon litron, de colère jetai le bouchon de liège et décidai de pique-niquer dans le parc de la préfecture.

II

La Préfecture était mitoyenne avec la Mosquée. Ils étaient bons voisins. J'entendis alors la voix d'un muezzin appeler à la prière. Il ne s'agissait pas d'un enregistrement mais d'une voix profonde. Elle répondait avec gravité aux cris chantés du sous-préfet, qui, mieux modulés auraient pu ressembler à un récitatif du barbier de Belleville. Les cloches sonnaient midi au soleil. Cela raviva en moi un souvenir, - comment vivre sans souvenirs ? J'en ai une pleine boîte, douce mémoire. Voici celui de mes souvenirs qui me revint, comme un dicton du jour, je l'extrais ici. L'extraction de dicton est une opération simple, plus facile que celle d'un tableau Excel sophistiqué :

« Ce jour-là, je rencontrai Amal. Jour de chance. Jour de fête. Cela n'aura duré qu'une minute. En fait, cela est arrivé il y a de cela tout juste une minute.

« Amal s'était avant l'aube levée... Devant la Préfecture elle attendait, patientait. Elle priait. Il pleuvait. Loin là-bas, dans son

pays, dans sa ville du Caire, elle imaginait le soleil. Amal était étrangère... »

À la Préfecture, les visiteurs étaient mis sous pression. Comme je l'écrivais plus tard, *c'était la cocotte minute des affamés de l'accueil.*

Je fus tiré de mon songe nostalgique par la sonnerie de mon iPhone 2829 alors que, tout en rêvant, je terminai d'éplucher machinalement la pomme apportée pour mon pique-nique. Je venais de recevoir lorsque un sms :

« Monsieur Olivier Chêne, Sous-Préfet, va vous recevoir, après sa leçon de chant du matin. »

S'échappant d'une fenêtre du second étage, j'entendis alors une voix forte, pas vraiment le doux chant des petits oiseaux au printemps. La voix entonna *L'Internationale*. Rien ne pouvait l'arrêter. Si cela avait été en mon pouvoir, j'aurais fait appeler le Bataillon de Joinville pour faire taire ce thuriféraire d'un pouvoir égaré qui n'aura duré qu'une minute au regard de l'Histoire. Mais la voix finit par s'apaiser et même s'affaïsser dans son fauteuil rond, bleu de Prusse et cuir de Russie.

III

Je laissai en paix tous mes souvenirs. Puis je dirigeai à nouveau vers le bâtiment où la leçon de chant du sous-préfet venait de prendre fin. Je toisai du regard l'employée paresseuse et sidérée de me voir revenir. Je me dis: tous les chênes ne sont pas bâtis à l'identique. Il y a les chênes éternels et les chênes qu'on abat.

Le sous-préfet me reçut donc aussitôt, très aimable, bien qu'essoufflé. Je le questionnai sur les origines des deux fables. Qu'avaient voulu privilégier nos illustres fabulistes ? Noblesse ou amour ? Il ne prononça mot ni ne chanta note. Un instant je crus percevoir un petit dièse mais ce devait être une illusion, un bémol. Pour toute réponse il me fit écouter « *Le Grand Chêne* » écrit et chanté par Brassens et, de concert, nous maudîmes ce couple

sans aveu qui avait abattu le grand arbre. Lorsque Saint Georges en eut fini de conter, le sous-préfet essuya quelques larmes. Je le regardai un peu à la manière du chasseur qui reçoit une leçon de courage de la bête qu'il voit agoniser devant lui. « Ah, je t'ai bien compris sauvage sédentaire » voulais-je exprimer en silence. Puis la voix de Malraux retentit. C'était un vieil enregistrement grésillant. Elle rendit brièvement mais noblement un hommage solennel à une autre victime des ingrats. La voix était presque homérique. Puis l'homme qu'on aurait pu croire fait de fer invoqua Zeus et sa foudre. Le dieu des dieux était accompagné par Hermès qui portait un sac de cuir fait à la main. Ils apparurent sur l'écran de son iMac et aussitôt, comme un message divin, ils nous rappelèrent leur visite chez Philémon et Baucis. Unis à jamais. Enlacés pour toujours. Pas des amoureux comme ceux qui gravèrent leurs noms dans le grand chêne, s'embrassèrent goulûment devant lui puis lui coupèrent la vie.

Le sous-préfet éteignit son Mac. Je le remerciai et rentrai chez moi. Je fis bouillir de l'eau. Mon infusion d'olivier m'attendait. Par la fenêtre je contemplai le chêne et le tilleul qui avaient un tronc commun. Je leur dis : « Bonjour, chers compagnons »

ET MAINTENANT UNE MINUTE DE SILENCE

Et maintenant, arrivé à la fin de toutes ces histoires nées dans ma cocotte-minute, que vais-je faire ? Comme je te l'avais promis, lecteur, j'observe ici une minute de silence.

Toutes les histoires de ce livre sont nées dans une cocotte-minute, la mienne. Elles remplacent, joyusement, tous les rêves à jamais perdus pour moi. Elles m'ont permis de souffler mais je n'éteindrai pas ma bougie. Souffler n'est pas jouer avec mon âme. Pour la surprendre et me cajoler, chaque jour, j'ai recours à la poésie.

Tu me trouves lyrique, lecteur ? Je veux simplement éviter les risques émotionnels, dire non au romantisme, dire oui au romanesque.

La poésie, amour de l'âme, c'est mon ballon d'oxygène, je respire. C'est mon ballon d'hélium, je m'envole, pour aller plus haut. La poésie, on la trouve partout, si l'on s'en donne la joie : dans la musique, baroque ou pas, dans la peinture céleste de mon amie Manou, dans cet amour inépuisé du prochain qu'elle avait et qu'elle accompagnait toujours de son ineffable sourire.

Un autre ami, Ernest, avait recours aux forêts, suivi en ça par un chanteur, le petit Jean, assoiffé d'amour, - il voyait des montagnes, des forêts et des îles au trésor partout.

Mais ici ne fais bruit lecteur, de peur de réveiller le papillon qui, de l'autre bout de mon monde à moi, de ton monde à toi, amènerait une autre bourrasque dans ma tête ou dans la tienne. Mieux vaut contempler *La Tempête* peinte par Giorgione.

Viens, je t'emmène au concert, lectrice, puis nous irons à la pinacothèque. Enfin, chez un bouquiniste, quai Voltaire, je t'achèterai un livre de poésies.

Toi, *La Vie*, tu as toujours été ma plus belle inconnue. Aujourd'hui je reviens te chercher.

Mon amie Manou aima Jésus de tout son cœur, moi, Manou, elle me manque, de toute mon âme.